

# Don Juan

D'après Lord Byron



Traduction de Marc Porée et Laurent Bury  
Editions Gallimard pour la traduction française

Adaptation et mise en scène :  
Séverine Batier

Avec :  
Serge Cartellier : Don Juan

Fabrice Dupuy : Byron

Valentina Fago : Antonia, Goulbéyaz, Lady Adeline, madre

Frédéric Faure : Alfonso, Lambro, Sultan, Lord Henry

Véronique Petit : Avoué, Zoé, Baba, Doudou, Lady Fitz -Fulke,  
garde

Tamara Schmidt : Julia, Kathinka, Aurora Raby, garde

## Prologue

**Tous :**

Plût au Ciel que je sois redevenu poussière  
Alors que je suis sang, os, moelle, amour,  
passion,  
Parce que le passé au moins ne serait plus  
Et qu'ainsi l'avenir, mais j'écris,  
titubant  
D'avoir bu aujourd'hui bien plus que de  
raison,  
Ivre au point que je crois marcher au  
plafond, même !)...  
Je le dis, l'avenir est un sujet sérieux...  
Et... Nom de Dieu ! Du vin du Rhin, de  
l'eau de Seltz !

## CHANT 1

1

**Byron :**

Il me faut un héros, besoin hors du commun,  
Quand chaque an, chaque mois en fournit un  
nouveau.  
Les journaux sont pleins de ses éminents  
mérites,  
Puis on s'aperçoit qu'il y a plus méritant.  
Ce ne sont pas ces gens que je voudrais  
chanter  
Et je choisirai donc le vieil ami Don Juan.  
Nous l'avons tous connu, grâce à la  
pantomime  
Qui l'envoie en enfer un peu avant son  
heure.

49

Le petit Juan croissait en grâce et en  
piété ;  
Adorable à six ans, à onze il promettait  
D'avoir, devenu grand, le plus charmant  
visage  
Dont jamais homme mûr ait pu  
s'enorgueillir.  
Étudiant régulier, il progressait très vite  
Et semblait bien parti sur le chemin du  
Ciel :  
À l'église il passait la moitié de ses  
jours,  
L'autre avec ses tuteurs, son confesseur,  
sa mère.

50

À six ans, je l'ai dit, il était adorable,  
À douze, c'était un beau garçon, très  
tranquille;  
Sa petite enfance avait été turbulente,  
Mais on avait dompté sa fougue, anéanti  
Son ardeur naturelle avec soin et méthode,  
Ou c'est ce qu'il semblait; sa mère avait  
plaisir  
À vanter le sérieux, le calme et la  
sagesse  
Dont témoignait déjà son jeune philosophe.

54

Quoi qu'il en soit, le jeune Juan eut ses  
seize ans.  
Grand, beau, maigre mais bien tourné, il  
paraissait  
Vif comme un page, mais un peu moins  
bondissant;  
À part sa mère, tous le considéraient  
presque  
Comme un homme ; elle entraînait dans une rage  
folle  
Et se mordait les lèvres pour se retenir  
De protester trop fort, car la précocité  
Était chose, à ses yeux, tout à fait  
effroyable.

55

Parmi ses relations, qu'elle avait su  
choisir  
Irréprochables et pieuses sans exception,  
Figurait Dona Julia : en la disant belle,  
Je ne pourrais donner qu'une trop faible  
idée  
De ses charmes nombreux, tout aussi  
naturels  
Que le parfum des fleurs, le sel dans  
l'océan,  
Chez Vénus, la ceinture ou pour Cupidon,  
l'arc  
(Mais cette image-là est sotte et éculée).

62

Elle avait épousé, un peu avant, un homme  
De cinquante ans – il s'en trouve tant à  
marier !  
Je crois pourtant qu'au lieu d'en avoir UN  
pareil,  
Mieux vaudrait en épouser DEUX de vingt-  
cinq ans,  
Surtout dans les pays qui sont près du  
soleil :  
Et j'y songe à présent, "mi vien in mente"  
", même!  
Celle dont la vertu est la plus intraitable  
Préfère en épouser un qui n'a pas trente  
ans.

70

Quelle qu'en ait été la raison, leurs  
rapports  
Changèrent ; il devint timide, elle,  
distante :  
Regards rivés au sol, saluts presque muets  
Dans leurs yeux se lisait le plus grand  
embarras.  
L'affaire pour beaucoup, paraîtra des plus  
claires  
**Julia :**  
Dona Julia savait le pourquoi de la chose  
**Juan :**  
Mais pour Juan, il était tout aussi  
mystifié

Que celui qui jamais n'a contemplé la mer.

75

**Julia :**

Pauvre Julia, son cœur était dans  
l'embarras  
Le sentant succomber, elle allait  
entreprendre  
Les plus nobles efforts pour elle et son  
conjoint  
Pour sa Vertu, sa Foi, son Honneur, son  
Orgueil ;  
Et sa résolution était impressionnante,  
Presque assez forte pour faire hésiter  
Tarquin.  
De la Vierge Marie elle implorait la  
grâce :  
II n'est pas de meilleur recours pour une  
femme.

76

Elle fit un jour vœu de ne plus revoir Juan  
Et dès le lendemain se rendit chez Inès.  
Une porte s'ouvrit, Julia la dévora  
Des yeux. Ce n'était pas lui. Merci, Sainte  
Vierge !  
Julia, bien qu'exaucée, était un peu...  
marriée...  
Mais on ouvre à nouveau, il faut que ce  
soit lui,  
Qu'à présent ce soit Juan... Non !

**Byron :**

Ce soir-là, je crois  
Qu'elle a renoncé à prier la Sainte Vierge.

86-87

Assez pour Julia, revenons plutôt à Juan.  
Pauvre garçon !

**Juan :**

Il avait beau chercher partout,  
II ne comprenait pas ce qui lui arrivait.  
II noyait son chagrin en des lieux  
solitaires :

**Byron :**

Moi-même, j'apprécie assez la solitude,  
Mais entendons-nous bien : ce mot, dans mon  
esprit,  
Désignerait plutôt celle d'un Sultan (pas  
D'un ermite), dans un harem en fait de  
grotte.

104-105

On était le 6 juin, il pouvait être alors  
Six heures et demie, ou plus près de sept  
heures ;  
Julia était assise en un joli bosquet  
Julia n'était pas seule; et j'ignore  
comment  
Un pareil entretien avait pu prendre place;

Julia était donc là avec Juan, face à face;  
La prudence voudrait, quand on est si près,  
qu'on  
Fermât les yeux. Hélas, comment être aussi  
sage?

109

**Julia :**

Honneur, fidélité, vertu, amour liaient  
Julia à son époux; et elle se jura,  
Invoquant le ciel avec les serments  
d'usage,  
De ne jamais souiller l'anneau mis à son  
doigt  
Ni d'éprouver de désir puni par la loi.  
Comme elle méditait ces sujets, et bien  
d'autres,  
Sa main, négligemment, vint sur celle de  
Juan  
Tout à fait par erreur, la prenant pour la  
sienne.

112

**Byron :**

J'ignore ce que Juan pensait de cette main  
Mais il fût à peu près ce que vous auriez  
fait :

**Juan :**

II y posa, pour la remercier, un baiser  
Puis, honteux de sa joie, ôta sa jeune  
lèvre,  
Désespéré, craignant d'avoir fort mal agi :  
L'amour est si timide alors qu'il vient de  
naître !

**Julia :**

Elle rougit sans le gronder, voulut parler,  
Mais se tut car sa voix n'en avait plus la  
force.

121

**Byron :**

Voici donc : le lecteur voudra bien, je  
l'espère,  
Supposer que, depuis le 6 juin (jour fatal  
Sans le concours duquel tout mon art  
poétique  
S'emploierait vainement par manque de  
matière),  
Et sans que pour autant Julia et Don Juan  
soient  
Oubliés, plusieurs mois ont passé ; nous  
dirons  
Que c'était en novembre. Hélas, je suis  
moins sûr  
Du jour exact : l'époque est un peu plus  
obscur.

135

C'était par une nuit noire, aurait dit le  
quart,  
Sans lune ni étoile, et par intermittences,

Le vent se déchaînait; plus d'un âtre  
brillait  
D'un feu pétillant qui rassemble la  
famille;  
Il y a de la gaieté dans ce genre de  
flamme,  
Comme en un ciel d'été sans le moindre  
nuage :  
Que j'aime tout cela, les grillons, la  
flambée,  
Le homard, le Champagne et la conversation!

136

C'était minuit. Dona Julia était au lit;  
Elle y dormait, je pense... à sa porte,  
soudain,  
S'éleva un vacarme à réveiller les morts,  
S'ils ne l'avaient jamais été auparavant  
(Mais il est écrit que c'est déjà arrivé  
Et qu'il y aura encore un " Debout les  
morts ! ").  
Le verrou était mis, mais des cris se  
joignirent  
Alors aux coups de poings:

**Antonia :**

"Madame? écoutez-moi!

137

Madame, au nom du Ciel... mon maître vient,  
madame,  
Et avec lui plus de la moitié de la  
ville...  
Mais a-t-on jamais vu un si affreux  
désastre ?  
Moi, je n'y suis pour rien, je montais bien  
la garde,  
Hélas!... Je vous en prie, ouvrez vite la  
porte...  
Ils sont dans l'escalier et dans une  
seconde  
Ils seront tous ici; rien n'est perdu pour  
lui...  
La fenêtre, je crois, n'est pas haute à ce  
point !"

140

**Julia :**

La pauvre Julia, comme arrachée au sommeil

**Byron :**

(Notez, je n'ai pas dit qu'elle ne dormait  
pas),

**Julia :**

Se mit à crier, à bâiller, à sangloter;

**Antonia :**

Sa servante, Antonia, qui n'était pas si  
bête,

Parvint à rejeter les draps, les entassant,  
Comme si à l'instant elle sortait du lit.

**Byron :**

J'ignore bien pourquoi elle prit tant de  
mal

À prouver que Julia n'avait pas dormi  
seule.

Entrée Alfonso et sbires.

142

**Julia :**

Dona Julia finit par retrouver la voix :  
"Au nom du Ciel, Don Alfonso, que signifie?  
Êtes-vous fou, soudain ? Plutôt mourir,  
cent fois,  
Que d'être la victime de ce monstre-là !  
Que me peut présager cet assaut à minuit,  
Un brusque accès de bile ou bien  
d'ivrognerie ?

Vous m'osez soupçonner, quand un soupçon me  
tue ?

Fouillez la chambre !"

**Alfonso :**

Il dit: "J'en ai bien l'intention !

143

Mettant le nez partout, *il* fouilla, *ils*  
fouillèrent

Armoire et cabinet, coffres et embrasures,  
Trouvant linge et dentelle à foison,  
plusieurs paires

De pantoufles, de bas, des broches et des  
peignes,

Mille autres brimborions qui permettent  
aux dames

De rester belles et propres comme un sou  
neuf.

Tentures et rideaux prirent des coups  
d'épée ;

Quelques planches, plusieurs volets furent  
blessés.

144

En cherchant sous le lit, ils purent y  
trouver...

Qu'importe, ce n'était pas ce qu'ils  
recherchaient ;

Ils pensaient découvrir, en ouvrant les  
fenêtres,

Des traces de pas, mais la terre était  
muette ;

Puis, décontenancés, ils se dévisagèrent :

**Byron :**

Pourquoi tous ces messieurs se  
contentèrent-ils

(C'est curieux et, pour moi, j'y vois  
comme une bourde)

De chercher sous le lit, sans regarder  
*dedans* ?

145

**Julia :**

Tandis qu'ils furetaient, la langue de  
Julia

Ne chômait pas. "Allez, fouillez donc,  
criait-elle,

À l'insulte ajoutez l'outrage et  
l'infamie !

Était-ce pour cela qu'un jour je fus mariée ?

Pour cela que longtemps j'ai souffert en silence

De vivre au côté d'un mari comme Alfonso?  
Je ne veux ni rester ni en endurer plus  
S'il se trouve en Espagne un seul homme de loi.

146

Non, Don Alfonso ! vous n'êtes plus mon mari,

Si tant est que jamais ce nom fût mérité.  
L'esclandre sied fort mal à un sexagénaire  
-Vous avez cinquante ans ? cela ne change rien -

Est-il sage, est-il bon de rechercher sans cause  
Des preuves contre la vertu de votre femme?  
Hélas ! Don Alfonso, barbare, ingrat,  
parjure,  
Osez-vous croire ainsi votre épouse coupable ?

147

Fi ! Est-ce là pourquoi j'ai voulu renoncer  
Aux privilèges que l'on accorde à mon sexe?  
Choisi mon confesseur si vénérable et sourd  
Que toute autre femme en serait exaspérée ?  
Jamais il n'a trouvé motif à me gronder :  
Mon innocence même à ce point le tracasse  
Qu'il a toujours douté que je sois bien mariée...  
Vous gémirez quand j'aurai fait quelque faux pas !

148

Était-ce pour cela que je n'ai jamais pris  
Un *cortejo* ' parmi les jeunes Sévillans ?  
Que je ne sortais pas, excepté pour la messe,  
La corrida, le bal, le théâtre et les fêtes?  
Était-ce pour cela que j'ai dû éconduire  
Mes divers soupirants, au point d'être impolie ?  
Pour cela que le général comte O'Reilly  
Vainqueur d'Alger, prétend que je l'ai maltraité?

151

Était-ce la raison de ce brusque voyage  
Prétendu indispensable, afin de traiter  
Avec votre avoué, fripouille incomparable,  
Que je vois avec vous, et qui me fait l'effet  
De se sentir morveux? Il est bien plus coupable  
(Je vous méprise autant), il est moins défendable  
Car c'est par intérêt sordide qu'il agit,

Et non par affection pour vous ou bien pour moi.

152

Si cet homme est venu établir un constat,  
Qu'il le dresse à présent, j'y consens volontiers;  
Vos amis ont su fort bien disposer ma chambre :  
Je fournis, s'il le faut, une plume et de l'encre.  
Notez tous les détails avec exactitude,  
Afin de mériter, monsieur, vos honoraires.  
Mais chassez vos espions, car ma servante est nue. "

**Antonia :**

" Oh, fit Antonia, je leur crèverai les yeux !"

153

**Julia :**

"Voici le cabinet, la toilette, et voici  
L'antichambre ; fouillez par-dessous, par-dessus ;  
Voici le sofa et voici le grand fauteuil,  
La cheminée où un amant tiendrait sans mal.  
Je souhaite dormir, veuillez donc prendre soin  
D'être un peu moins bruyants tandis que vous cherchez  
La caverne secrète où ce trésor se cache.  
Quand vous l'aurez trouvé, j'aimerais bien le voir!

155

Peut-être n'a-t-il pas encore soixante ans,  
Car il serait trop vieux pour qu'on l'assassinât  
Ou pour que mon époux si jeune en fût jaloux  
(Antonia! donne-moi un verre d'eau, j'ai soif).  
J'ai honte maintenant d'avoir versé ces pleurs ;  
Ils sont indignes de la fille de mon père.  
Quand je naquis, ma mère eût-elle pu prévoir  
Que je serais soumise au pouvoir d'un tel monstre?

157

J'ai terminé, monsieur, je ne dirai plus rien;  
Le peu que j'ai pu dire a servi à montrer  
Que le cœur innocent peut pâtir en silence  
De tourments infligés qu'il tarde à révéler:  
Comme jadis, je vous laisse à votre conscience.  
Elle voudra savoir pourquoi vous m'outrageâtes :

Dieu veuille qu'en ce jour vous ne  
ressentiez point  
Les plus amers chagrins. Antonia! mon  
mouchoir!"

159

**Alfonso :**

Le senior Alfonso ne savait que répondre ;

**Antonia :**

Tout en s'affairant dans la chambre  
dévastée,  
Antonia insultait du regard, et d'un nez  
Dédaigneux, son maître ainsi que ses  
mirmidons,  
Qui n'en menaient pas large, à part notre  
avoué.

**Avoué :**

Fidèle Achate , il eût suivi l'ami défunt :  
Qu'importe le motif, pourvu qu'on se  
dispute,  
Et que la loi toujours vienne régler les  
comptes.

161

**Alfonso :**

Don Alfonso, pour lui, gardait les yeux  
baissés;  
A parler franchement, il avait l'air bien  
bête.  
Après avoir cherché dans cent mille  
recoins,  
Traité sa jeune épouse avec tant de  
rigueur,  
II n'avait rien gagné, sinon quelques  
reproches  
Qu'il s'adressait, ajoutés à ceux que  
Julia  
Faisait tomber sur lui depuis un bon quart  
d'heure,  
Rapides, drus et lourds comme grêlons  
d'orage.

163

II allait parler, ou plutôt balbutier,  
quand  
La prudente Antonia lui coupa la parole  
Avant que sur l'enclume il n'eût mis le  
marteau :

**Antonia :**

" Monsieur, sortez, je vous en prie, et  
taisez-vous

Ou Madame en mourra."

**Alfonso :**

Il répondit: "Morbleu! "  
Et se tut, car il n'était plus temps de  
parler;  
II porta sur la scène un œil plein de  
remords  
Et sans savoir pourquoi, fit ce qu'on  
ordonnait.

Sortie d'Alfonso et gardes.

165

**Byron :**

À peine le verrou fut-il mis que... Ô  
honte!  
Ô crime ! Ô affliction ! Ô sexe féminin !  
Agir ainsi sans perdre sa réputation ?  
Il faut que les dieux et les hommes soient  
aveugles !  
Rien n'est aussi précieux qu'un nom  
immaculé !  
Mais poursuivons, car le meilleur est à  
venir,  
C'est bien à contrecœur qu'il me faut  
l'annoncer :  
Le jeune Juan, presque étouffé, sortit du  
lit.

166

On l'avait caché (je ne prétends pas vous  
dire  
Comment, pas plus que je ne pourrais  
décrire où) ;  
Jeune, mince, aisément replié, il tenait  
Sans mal dans un petit réduit, rond ou  
carré.  
Je ne dois ni ne peux cependant m'attendrir  
Sur sa suffocation par ces deux belles  
dames.  
Cette mort vaut mieux que, tel le pleurard  
Clarence,  
L'enfermement dans son tonneau de  
malvoisie.

169

**Antonia :**

Quel conseil alors prendre ? Alfonso  
reviendra  
Dès qu'il aura donné congé à ses idiots.  
Antonia, de son mieux, se creusait la  
cervelle  
Mais sans pouvoir trouver l'utile  
stratagème.  
Et comment faire face à un nouvel assaut?  
Le jour allait paraître, en outre, d'ici  
peu :  
Antonia se troublait, Julia ne soufflait  
mot  
Mais de sa lèvre exsangue embrassait son  
amant.

170

"Allons, il n'est plus temps de faire des  
sottises",  
Souffla-t-elle de rage. "Il me faut déposer  
Ce joli damoiseau dans votre cabinet :

171

Gardez vos boniments pour une nuit plus  
gaie!  
Qui a bien pu causer la fureur de mon  
maître ?

Que va-t-il arriver? Je crains vraiment le pire,  
Avec ce gamin qui est le diable en personne!  
Quoi, vous gloussez pour l'heure? En un moment pareil ?  
Lorsque tout pourrait finir dans un bain de sang !  
Vous y perdrez la vie et j'y perdrai ma place,  
Pourquoi donc risquer tout pour ce minois de fille ?

172

Ah, s'il s'était agi d'un cavalier solide,  
De vingt-cinq ou trente ans (allons, dépêchez-vous),  
Mais c'est, pour un enfant, faire beaucoup d'histoires!  
Madame, à dire vrai, vos goûts m'étonnent fort  
(Ça, monsieur, entrez là). Mon maître se rapproche ;  
Pour le moment du moins le jeune homme est sous clé  
Et si jusqu'au matin seulement nous pouvons Cacher nos projets... (Juan, il ne faut pas dormir!)”  
[Retour d'Alfonso](#)

180

**Alfonso :**  
Alfonso se tut, puis implora un pardon,  
A demi refusé, à demi accordé,  
A des conditions qu'il considéra fort dures  
Car elles le privaient de ses menus plaisirs:  
Tel Adam, il tardait à quitter son jardin,  
Poursuivi, harcelé par un vain repentir;  
II suppliait Julia d'être moins intraitable  
Quand tout à coup il trébucha sur deux souliers.

181

**Byron :**  
Des souliers ! Et alors? Rien de bien surprenant  
ils sont faits pour des pieds féminins, mais ceux-ci  
(Vous ignorez combien cet aveu m'est pénible)  
Etaient faits pour un homme; il ne mit qu'un instant  
A les voir et les prendre. Hélas, heure funeste  
Mes dents commencent à claquer, mon sang se glace  
**Alfonso :**  
Après un examen attentif de leur forme  
La fureur s'empara de nouveau d'Alfonso.

182

II sortit de la pièce, en quête de son sabre,  
**Julia :**  
Et Julia aussitôt vola vers le placard.  
"Fuyez, Juan, fuyez! pour l'amour du Ciel... la porte ,  
Est ouverte... Taisez-vous ! Glissez-vous donc par  
Ce couloir que souvent vous avez exploré...  
Vite l Vite ! J'entends Alfonso accourir...  
Voici la clef du jardin... Fuyez donc...  
Adieu!  
Le jour n'est pas levé et la rue est déserte. "

183

**Byron :**  
Le conseil était bon, tous le reconnaîtront,  
Son seul défaut était qu'il arrivait trop tard.  
C'est à ce prix toujours qu'on acquiert l'expérience,  
En payant cet impôt que lève le destin :  
Avec célérité, Juan atteignit la porte  
Et serait parvenu à celle du jardin  
Mais en robe de chambre, Alfonso apparut,  
Le menaça de mort... Juan l'étendit par terre.

184

Le combat sans merci vint souffler la chandelle ;  
**Julia :**  
Julia criait " Au feu ! "  
**Antonia :**  
et Antonia, " Au viol !"  
**Byron :**  
Mais pas un serviteur ne vint à la rescousse,  
**Alfonso :**  
Ayant été rossé tout son soûl, Alfonso Jura vertement de se venger aussitôt ;  
**Juan :**  
Juan blasphémait aussi, une octave plus haut ;  
Notre jeune Tartare avait le sang bouillant  
Et n'avait nul désir de jouer les martyrs.

186

**Alfonso :**  
Alfonso s'agrippait, retenait l'ennemi,  
**Juan :**  
Juan voulait l'étrangler afin de s'échapper,  
Et le sang (par le nez) commençait à couler;  
**Byron :**

Enfin, comme ils luttèrent avec moins de  
vigueur,  
Juan put lui asséner un coup fort mal placé  
Et son seul vêtement se déchira alors ;  
Tel Joseph, il s'enfuit, le laissant après  
lui,  
Mais, je le crains, c'est bien là leur seul  
point commun.

187

II vint enfin des gens, des femmes, des  
lumières,  
Et aux regards s'offrit un spectacle  
fâcheux;

**Julia :**

Julia évanouie,

**Antonia :**

Antonia hystérique,

**Alfonso :**

Alfonso pantelant, appuyé à la porte ;

**Byron :**

Un linge déchiré en morceaux sur le sol,  
Des traces de pas, du sang, mais pas  
davantage :

**Juan :**

Arrivé au portail, Juan fit tourner la clef  
Et, dehors, enferma ceux qui restaient  
dedans.

188

**Byron :**

C'est la fin de ce chant. Faut-il dire ou  
chanter

Comment Juan tout nu, à la faveur de la  
nuit

Secourable aux pécheurs, retrouva son  
chemin

Et gagna sa demeure en tenue indécente ?

Le scandale plaisant surgit le lendemain ?

L'éphémère effervescence alors suscitée ?

Et comment Alfonso demanda le divorce ?

Tout cela fut bien sûr dans les journaux  
anglais.

192

(Les deux monologues de Julia et de Juan  
qui vont suivre sont à entrevoir comme un  
duo qui s'entrecroisera)

**Julia :**

"Votre départ, dit-on, est décidé: ce  
choix

Est prudent, il est bon, et pourtant  
douloureux

Je n'ai plus aucun droit sur votre jeune  
cœur

Le mien fût la victime et le serait  
encore :

Vous trop aimer, voilà bien le seul  
artifice

Dont j'ai usé ; j'écris en hâte et si je  
tache

Ce papier ce n'est pas ce que l'on pourrait  
croire ;  
Mes yeux brûlent, c'est vrai, mais sont  
vides de larmes ;

194

Pour l'homme, l'amour n'est qu'un détail;  
pour la femme  
C'est le tout de la vie ; il peut choisir  
l'Église,  
La marine, la Cour, le commerce ou l'armée;  
La prêtrise, le gain, la guerre et la  
gloire offrent

À son cœur le renom, l'ambition et  
l'orgueil,

Et bien rare est celui qui leur reste  
insensible.

L'homme a tous ces moyens mais nous n'en  
avons qu'un

Qui est d'aimer encore et d'encore se  
perdre.

195

Pour vous, vous connaîtrez la fierté, les  
plaisirs,  
Vous aimerez, beaucoup vous aimeront; pour  
moi,

Tout est fini sur terre, hormis quelques  
années

Pour cacher mon chagrin et ma honte en mon  
cœur ;

Je les supporterai mais je ne puis bannir  
La passion qui toujours brûle comme  
autrefois...

Adieu donc...pardonnez moi, aimez moi...Mais  
non,

Ce n'est plus qu'un vain mot...Mais tant pis  
je le laisse.

18 (chant II)

**Juan :**

"Adieu, ô mon Espagne! Adieu, et pour  
longtemps!

Je ne te verrai plus, peut-être, de ma vie!  
Je mourrai, comme fit plus d'un cœur exilé,

De l'insatiable soif de revoir tes rivages:  
Adieu, pays où coule le Guadalquivir !

Adieu, ma mère ! Enfin, puisque tout est  
fini,

Adieu, Julia que j'aime trop ! " (il  
ressortit

Sa lettre et la relut encore tout entière).

19

" Et si je t'oubliais jamais, oh, je te  
jure...

Mais cela ne se peut, cela est  
impossible...

L'océan bleu d'abord en air se changera,  
La terre d'abord en flot liquide fondra,

Avant que je renonce à ton image aimée !

Avant que je ne pense à une autre que toi ;

Pour un esprit malade il n'est aucun remède.  
(Le vaisseau tituba, Juan eut le mal de mer).

20

"Le ciel joindra le sol d'abord... " (il fut plus mal.  
"Quels maux égaleraient, Julia, ceux que j'endure ?  
(Au nom du ciel, donnez-moi un verre d'alcool ;  
Pedro et Battista, aidez-moi à descendre).  
Julia, mon cœur! (Pedro, hâte-toi, animal!)  
Oh Julia ! (Ce maudit vaisseau tangué à un point !)  
Adorable Julia, entends-moi supplier ! "  
**Byron :**  
(II dut se taire alors car il vomissait trop).

197 (chant I)

**Julia :**  
Je n'ai plus rien à dire et pourtant je m'attarde,  
Et je n'ose apposer mon sceau sur cette lettre.  
À quoi bon? Je peux fort bien accomplir ma tâche,  
Mon malheur ne saurait être plus grand encore.  
Si le chagrin tuait, je serais déjà morte ;  
La mort fuit toujours qui l'appelle de ses vœux.  
Il me faudra survivre à ce dernier adieu,  
Vivre, mais pour vous aimer et prier pour vous. "

221

**Byron :**  
Mais pour l'instant, gentil lecteur! et acheteur  
Encore plus gentil ! le Poète - c'est moi!-  
Va devoir, s'il vous plaît, prendre congé de vous.  
Votre humble serviteur vous dit donc "à bientôt! "  
Nous nous retrouverons, du moins si nous nous sommes  
Bien entendus; sinon, j'ai assez abusé,  
Par cet échantillon, de votre bienveillance.  
Les autres feraient bien de suivre mon exemple.

222

"Mon petit livre, quitte alors ma solitude!  
Poursuis donc ton chemin, lancé sur l'océan!  
Si ta veine est heureuse, ainsi que je le pense,

Après plusieurs jours, le monde te trouvera. "  
Certains lisent Southey et comprennent Wordsworth :  
Pourquoi n'aurais-je pas droit à quelque louange ?  
Les quatre premiers vers sont l'œuvre de Southey;  
Par le Ciel, cher lecteur, ne les crois pas de moi!

## Chant II

13

**Juan :**  
Désorienté, Juan se tenait sur le pont :  
Les rafales sifflaient, les cordages grinçaient,  
Les marins juraient, le vaisseau craquait,  
la ville  
S'éloignait et ne fut bientôt plus rien qu'un point.  
Contre le mal de mer, le meilleur des remèdes  
Est un bifteck : Monsieur, essayez-le avant  
De vous moquer de moi, je vous le garantis.  
II m'a rendu service et il vous servira.

25/30/51

25 :L'effroi était fondé car cette nuit le vent  
Grossit, forçait au point de se faire ouragan;  
30 :Soudain, une bourrasque, impossible à décrire,  
Renversa d'un seul coup le vaisseau sur le flanc.  
51 :Rien ne brillait au ciel, à part quelques étoiles,  
Sous la charge croulant, les bateaux s'éloignèrent;  
Le vaisseau vacilla et donna de la gîte  
À bâbord, piqua du nez : il sombra, en bref.

54

Les barques, je l'ai dit, étaient déjà bien loin,  
Où s'était en partie entassé l'équipage ;  
Leurs espoirs cependant n'étaient guère plus grands  
Qu'auparavant car la tempête faisant rage  
Rendait la terre plus inaccessible encore.  
Les naufragés bien que peu nombreux,  
l'étaient trop :  
Neuf dans le canot et trente dans la chaloupe,  
C'est ce que l'on compta lorsqu'on quitta l'épave.

68

II en allait ainsi de tous nos malheureux;

Car le troisième jour vit revenir le calme  
Qui d'abord avait pu renouveler leur force  
En agissant tel un baume sur leur fatigue,  
En berçant leur sommeil tel celui des  
tortues  
Sur l'océan bleu, mais quand ils se  
réveillèrent,  
Se sentant défaillir, au lieu de ménager  
Leurs provisions, ils les dévorèrent  
soudain.

72

Septième jour : pas de vent. Le soleil  
brûlant  
Calcinait, desséchait ; pareils à des  
cadavres,  
Ils stagnaient sur la mer. Ils n'avaient  
nul espoir  
Sauf en la brise qui ne venait point.  
Féroces,  
Ils se dévisageaient. Il ne restait plus  
rien,  
Ni eau, ni vin, ni pain, et l'on voyait  
surgir  
De féroces désirs, la faim des cannibales  
(Mais ils n'en parlaient pas) dans leurs  
regards de loup.

73

Puis quelqu'un chuchota un mot à son  
voisin,  
Qui le dit à un autre, et le bruit circula  
De sorte qu'il devint un murmure plus  
rauque,  
Un son désespéré, violent et funeste.  
Chaque martyr savait ce que pensaient les  
autres.  
C'était ce que lui-même il n'osait  
s'avouer.  
L'on osa parler tout haut de tirer au sort  
Quelle chair et quel sang nourriraient leur  
prochain.

75

Les lots furent marqués, mélangés, répartis  
Dans un silence affreux et la distribution  
Endormit leur faim même, alors quelle  
exigeait,  
Vautour prométhéen, cette atrocité-là,  
Qu'aucun deux ne voulait ni ne préméditait  
La Nature poussait à ces extrémités;  
Nul ne pouvait décemment se prétendre  
neutre.  
Le sort tomba sur le pauvre tuteur de Juan.

76

II formula le vœu d'être saigné à mort :  
Avec ses instruments, le chirurgien saigna  
Pedrillo, qui rendit l'âme si doucement  
Qu'on n'aurait pu dire à quel moment il  
passa

Mort comme il était né, dans la foi  
catholique,  
Comme beaucoup, dans la croyance où ils  
grandirent.  
Il embrassa d'abord un petit crucifix  
Puis tendit le poignet, offrit sa  
jugulaire.

78

Ils en mangèrent tous, excepté trois ou  
quatre,  
Qui n'aimaient pas tant la nourriture  
animale.  
Excepté aussi Juan ;  
Car il est bien certain qu'on ne pouvait  
attendre,  
Même réduit à cette extrémité cruelle,  
Qu'il partageât avec eux son pasteur et  
maître.

79

Bien lui en prit, assurément, car, à vrai  
dire,  
L'effet du repas fut des plus abominables :  
Ceux qui s'étaient montrés parmi les plus  
voraces  
Devinrent fous furieux. Ciel, comme ils  
blasphémèrent!  
Ils écumaient, tordus par des convulsions  
rares,  
Buvant de l'eau salée ainsi qu'à une  
source,  
Se déchiraient, grinçaient des dents,  
hurtaient, juraient  
Et mouraient, un rire désespéré aux lèvres.

97

Quand le jour se leva, la brise retomba.  
Soudain l'homme de quart s'écria en jurant  
Que si le soleil ne montrait là-bas la  
terre,  
II voulait ne jamais plus la voir de sa  
vie;  
Les autres, se frottant les yeux, virent la  
baie  
Ou le crurent; l'on mit le cap sur ce  
rivage,  
Car c'en était un, et qui devenait toujours  
Un peu plus net, plus haut, et palpable à  
la vue.

104

Nul homme à signaler sur la grève sauvage  
Qu'entourait un rempart de vagues  
formidables;  
Brûlant de toucher terre, ils filaient vers  
la côte,  
Alors que déferlaient les lames  
rugissantes.  
Un récif situé entre eux et le rivage  
Faisait tourbillonner l'eau et bondir  
l'écume,

Mais faute de meilleur endroit pour  
débarquer,  
Ils s'y risquèrent... la chaloupe chavira.

106

Bien qu'affaibli, émacié et raide, il  
confia  
Son jeune corps à l'onde et tâcha de lutter  
Contre le flot, voulant atteindre avant la  
nuit  
La grève qui s'offrait à lui, haute et  
aride :  
Le plus grand danger prit la forme d'un  
requin  
Qui saisit par la cuisse un autre des  
nageurs ;  
Quant aux deux derniers, ils ne savaient  
pas nager  
Si bien qu'il fut le seul à arriver au  
bord.

112

II ouvrit les yeux les ferma, puis les  
rouvrit,  
Car tout n'était plus que doute et  
vacillements ;  
II se croyait encore en barque, après un  
somme,  
Et de nouveau il succomba au désespoir.  
II eut voulu dormir du sommeil de la Mort,  
Après quoi, derechef, il redevint conscient  
Et peu à peu ses yeux, indécis discernèrent  
Un beau visage féminin de dix-sept ans

113

**Haïdée :**  
Penché par-dessus le sien; la bouche menue  
Semblait dans celle de Juan, rechercher un  
souffle;  
En le frottant, la douce et juvénile main  
Rappela ses esprits que la Mort réclamait :  
Baignant son front glacé, elle espérait  
voir battre  
A nouveau le sang dans ses veines, quand  
enfin  
Grâce aux caresses, aux soins tremblants,  
un soupir  
Répondit faiblement à ces efforts aimables.

115

L'emportant avec soin dans la grotte  
voisine,  
La tendre jeune fille  
**Zoé :**  
et sa suivante (jeune  
Aussi, mais son aînée, à l'expression moins  
grave,  
Et au corps plus robuste) alors se  
disposèrent  
À allumer un feu ;  
**Haïdée :**  
quand la flamme naissante

Éclaira les rochers qui leur servaient de  
toit,  
Où le jour n'entraît pas, la vierge, ou peu  
importe  
Ce qu'elle était, parut clairement, grande  
et belle.

124

**Byron :**  
Je vous apprendrai qui étaient ces jeunes  
femmes,  
Que l'on prendrait pour des princesses  
déguisées.  
J'ai horreur du mystère, en outre, et de ce  
genre  
De fadaïses dont les poètes du jour usent.  
Bref, je veux révéler à vos yeux étonnés  
Ce qu'elles étaient réellement: la  
maîtresse  
Et sa servante. La première était la fille  
Unique d'un vieillard, qui vivait sur la  
mer.

126

C'était donc un pêcheur... mais il pêchait  
les hommes  
Comme l'apôtre Pierre ; il allait à la  
pêche  
Aux navires marchands égarés, quelquefois,  
Et en arraisonnait autant qu'il en voulait;  
II confisquait la cargaison, en espérant  
S'enrichir aussi sur le marché aux  
esclaves,  
Où il fournit plus d'un joli morceau aux  
Turcs  
Auprès desquels, sans doute, il y a gros à  
gagner.

129

**Haïdée :**  
En se promenant sur la plage, au  
crépuscule,  
Elle trouva ainsi, au pied de la falaise,  
Inconscient non pas mort, mais bien près de  
périr,  
Don Juan, presque affamé et à demi noyé.  
Le jeune homme était nu, elle fut donc  
choquée  
Mais crut que la pitié lui faisait un  
devoir  
«De secourir l'étranger » autant que  
possible,  
D'aider ce mourant qui avait la peau si  
blanche.

133

Juan fut couvert de fourrures, d'une  
pelisse,  
Car pour lui faire un lit, Haïdée avait ôté  
Ses zibelines ; pour qu'il soit plus à son  
aise,

Bien au chaud, au cas où il se  
réveillerait,  
**avec Zoé :**  
Chaque femme enleva l'un de ses longs  
jupons  
Pour le lui donner; et toutes deux se  
promirent  
De revenir dès l'aube, avec son déjeuner:  
Des œufs et du café, du pain et du poisson.

135

**Juan :**  
Juan dormit d'un sommeil sans rêves,  
**Haïdée :**  
mais la vierge  
138  
Haïdée eut une nuit beaucoup plus agitée,  
S' éveillant en sursaut, tournant, se  
retournant.  
Elle trébuchait en rêve sur mille épaves,  
Sur des cadavres charmants qui jonchaient  
la plage.

143

Quand Haïdée eut franchi le seuil de la  
caverne,  
D'un pas timide mais rapide, elle put voir  
Que Juan dormait comme un enfant dans son  
berceau;  
Elle se pétrifia, sous l'effet de l'effroi  
(Car le sommeil effraie) avant de  
s'approcher  
Sans bruit pour le border, le protéger du  
froid.  
Muette comme la mort, elle l'admirait;  
Ses lèvres recueillaient son haleine  
invisible

146

**Zoé :**  
Zoé, quand le café fut fait et quand les  
œufs  
Furent prêts, aurait bien voulu réveiller  
Juan;  
**Haïdée :**  
D'un geste vif de sa petite main, Haïdée  
L'arrêta et, plaçant un doigt contre ses  
lèvres,  
Sut bien lui imposer de garder le silence.  
**Zoé :**  
Le repas fut gâché : Zoé en prépara  
Un autre, sa maîtresse ayant craint de  
troubler  
Ce sommeil qui semblait ne pas devoir  
finir.

149

**Juan :**  
II s'éveilla, mais se serait rendormi vite  
Si le visage qu'il vit n'avait interdit  
À ses yeux de se clore, alors que la  
fatigue

Eût voulu prolonger un fort plaisant  
sommeil.  
Car jamais un minois féminin ne laissa  
Juan insensible, au point que même en ses  
prières,  
II se détournait des saints martyrs, gris,  
hirsutes,  
Au profit des doux traits de la Vierge  
Marie.

150

Ainsi donc, lorsqu'il se redressa sur son  
coude  
Pour regarder la dame, il vit que sur sa  
joue  
La rose pâle affrontait la rose pourprée,  
**Haïdée :**  
Quand elle se mit à parler, non sans  
effort:  
Sa parole était lente, et son œil éloquent,  
Mais elle lui déclara en bon grec moderne,  
Avec l'accent charmant et grave d'Ionie,  
Qu'étant faible, il devait non parler, mais  
manger.

158

II dévora et il fut bien servi ; Haïdée,  
Comme une mère aimante, eût volontiers gavé  
Le jeune homme car elle souriait de voir  
Tant d'appétit chez celui qu'elle avait cru  
mort;  
**Zoé :**  
Zoé, qui était moins jeune que sa  
maîtresse,  
Savait (par tradition, ne l'ayant jamais  
lu)  
Qu'un homme affamé ne doit pas manger trop  
vite :  
On le nourrit à la cuiller, ou il éclate.

161

**Haïdée :**  
La belle Haïdée alors tenta de discourir,  
**Juan :**  
Mais Juan ne comprenait strictement aucun  
mot.  
Il écoutait pourtant si bien la jeune  
Grecque  
Qu'elle ne se serait jamais interrompue ;  
II la laissait parler, elle continuait  
À entretenir son ami et protégé,  
**Haïdée :**  
Quand enfin, s'arrêtant pour reprendre son  
souffle,  
Elle vit qu'il n'entendait pas le romain.

174

**Byron :**  
II s'écoula ainsi un mois ; la belle Haïdée  
Rendait chaque jour visite à son bel ami,  
Avec tant de précautions que tous  
ignoraient

La présence de Juan dans son recoin  
rocheux.  
Le père de la belle enfin reprit la mer  
A la recherche de certains vaisseaux  
marchands,

175

Orpheline de mère, Haïdée alors fût libre;

185

**Duo :**

**Haïdée :**

Ils contemplèrent le ciel,

**Juan :**

dont la lueur rose  
S'étendait, scintillant tel l'océan  
immense;

**Haïdée :**

Ils contemplèrent la mer,

**Juan :**

où s'arrondissait  
Le large disque de la lune à son lever ;

**Haïdée :**

Ils entendirent les flots clapoter,

**Juan :**

le vent  
Murmurer,

**Haïdée :**

puis chacun vit dans les yeux de l'autre

**Juan :**

L'éclat noir d'un regard pénétrant;

**Haïdée :**

là-dessus,  
Pour sceller un baiser,

**Juan :**

leurs lèvres s'approchèrent.

186

**Byron :**

Un long, très long baiser, de jeunesse,  
d'amour  
Et de beauté, concentré comme des rayons  
En un foyer unique, allumé par les cieux ;  
Ces baisers sont l'apanage des premiers  
jours,

Lorsque le cœur, l'âme et les sens vont de  
concert,

Quand le sang se fait lave, et quand le  
pouls prend feu.

Chaque baiser devient un tremblement de  
cœur

Dont l'intensité tient, je crois, à sa  
longueur.

**Chant IV**

12

"Celui qu'aiment les dieux meurt jeune ",  
disait-on,

Et il échappe ainsi à tant d'autres  
trépas !

Nos amis meurent, puis d'autres décès nous  
tuent :

On voit mourir l'Amour, l'Amitié, la  
Jeunesse,  
Tout, le souffle excepté. Et si le sombre  
bord  
Attend même ceux qui échappèrent longtemps  
Aux traits du vieil Archer, c'est qu'un  
tombeau précoce,  
Sur lequel on s'afflige, est fait pour  
nous sauver.

29

Chacun des amants prit pour oreiller la  
joue  
De l'autre, au moment de leur amoureuse  
sieste.  
Ce sommeil agréable était des plus légers  
Car, à tous les instants, un frisson  
agitait  
Juan, parcourant tout son corps de  
tressaillements;  
Haïdée, ainsi qu'un ru, gazouillait sans  
mot dire  
Et le rêve passait sur son visage comme  
Passe la brise sur les pétales de rose.

31

**Haïdée :**

Elle s'imaginait, en rêve, sur la grève,  
Enchaînée à un roc, sans qu'elle sût  
comment.

Elle ne pouvait fuir, et le rugissement  
Des vagues s'enflait, le flot montait,  
menaçant;

II semblait dépasser le niveau de ses  
lèvres,  
Le souffle lui manquait et, peu après,  
l'écume

La submergea. La houle, énorme et  
déchaînée,  
Venait pour la noyer sans qu'elle pût  
mourir.

32

Soudain, elle fut délivrée et, s'enfuyant  
A travers les rochers pointus, les pieds  
en sang,

La pauvre trébuchait à chacun de ses pas.  
Devant elle, un objet roulé dans un  
linceul,

Qu'il lui fallait poursuivre, en dépit de  
sa peur :

Un objet indistinct, blanc, qui fuyait  
toujours

Sa main et son regard, tandis qu'elle  
courait,

Tout en essayant de le voir, de le  
saisir.

33

Le rêve changea : elle était dans une  
grotte,

Ou pendaient des stalactites de marbre,  
ouvrage  
Des siècles sur ces murs sculptés par l'eau  
courante;  
Ou les phoques et les flots pouvaient  
s'abriter.  
Elle avait les cheveux ruisselants, les  
prunelles  
De ses yeux noirs semblaient changés en  
lourds sanglots,  
Dont les rocs acérés recueillaient chaque  
goutte  
Qui se figeait en marbre, à ce qu'elle  
croyait.

34

Humide et froid, gisait insensible à ses  
pieds,  
Pâle comme l'écume sur son front glacé,  
Qu' elle essayait en vain de chasser  
(attention  
Si douce autrefois, si impuissante  
aujourd'hui)  
Juan, que rien ne pouvait ramener à la vie;  
Et Haïdée entendait la déploration morne  
De l'océan, pareil au chant de la Sirène.  
Ce songe bref parut une vie infinie.

35

Contemplant le mort, elle eut l'impression  
de voir  
Son visage faner, ou prendre un autre  
aspect,  
Qui rappelait les traits de son père, à tel  
point  
Qu' il devint peu à peu le portrait de  
Lambro,  
Avec son regard perçant et sa grâce  
hellène;  
Elle s' éveilla en sursaut, et pour voir  
quoi ?  
O puissances des cieux! Quel œil noir  
croisa-t-elle?  
L œil paternel, bien sûr, sur leur couple  
fixé !

37

**Juan :**  
Au cri douloureux de sa belle- Juan bondit,  
La prit dans ses bras et, furieux, saisit  
au mur  
Son sabre, décidé à tirer promptement  
Vengeance de celui qui causait tout le  
mal :

**Lambro :**  
Lambro, qui jusqu'à présent s'était tenu  
coi,  
Sourit avec mépris et dit: «Un mot, un  
seul,  
Et accourront ici mes mille cimenterres ;  
Jeune homme, rengainez ce sabre ridicule.»

38

**Haïdée :**  
Haïdée alors dans ses bras l'enlaçait:  
"Juan c'est...  
C 'est Lambro... c'est mon père ! À genoux  
avec moi  
Implore son pardon... Il nous l'accordera...  
il le faut...  
O Père bien-aimé, en cette heure qui mêle  
Le plaisir et la peine, au moment où je  
baise  
Le bas de votre habit avec transport, le  
doute  
Se peut-il immiscer dans mon bonheur  
filial?  
Tuez-moi s'il vous plaît, mais lui,  
épargnez-le."

39

**Lambro :**  
Le vieillard se tenait, impénétrable et  
noble  
Le regard calme autant que calme était sa  
voix,  
Ce qui chez lui n'était jamais de bon  
augure.  
Il la regarda, mais sans lui donner  
réponse;  
**Juan :**  
II se tourna vers Juan qui, prêt à  
trépasser,  
A tout instant changeait de couleur, rouge  
ou blême  
Du moins était-il prêt, sabre au poing, à  
se battre  
Dès que Lambro ferait venir un de ses  
sbires.

40

**Lambro :**  
Le père répéta : " votre sabre, jeune  
homme."  
**Juan :**  
Juan répondit: "Pas tant que ce bras sera  
libre :  
**Lambro :**  
Le vieil homme pâlit, mais certes pas de  
crainte,  
Et, en tirant de sa ceinture un pistolet,  
Il répondit : "Ton sang coulera par ta  
faute",  
Puis vérifia l'état de la pierre avec soin,  
Car il en avait fait usage récemment  
Et se mit ensuite à armer, très calmement.

42

Lambro visa: il eût suffi d'un seul instant  
Pour terminer ce Chant et les jours de Don  
Juan,  
**Haïdée :**  
Quand devant son mignon s'interposa Haïdée,

Ferme comme son père. "À moi revient la faute,  
Que la mort me foudroie ; il a été jeté  
Sur ce funeste bord, il ne l'a pas cherché.  
A lui je suis liée, avec lui je mourrai;  
Je vous sais inflexible, et je le suis  
autant."

46

**Lambro :**

Le père s'arrêta un instant, abaissa  
Son arme et rengaina; il restait immobile,  
Fixant sur sa fille un regard inquisiteur.  
"Ce n'est pas moi qui veut nuire à cet  
étranger,  
Pas moi qui ai créé cette désolation;  
Bien peu supporteraient l'outrage et  
s'abstiendraient  
De tuer. Je ferai mon devoir, comme tu  
Fis le tien, le présent garantit le passé.

47

Qu'il désarme ou, par la tête de feu mon  
père,  
Tout comme un boulet tu verras rouler la  
sienne ! "

II leva son sifflet en terminant ces mots :

**Gardes :**

A l'appel qu'il lança, un autre répondit,  
Et l'on vit se ruer, en désordre, et aux  
ordres,  
Tous armés jusqu'aux dents, de la botte au  
turban,  
Un bataillon de vingt hommes prêts à  
l'assaut ;

**Lambro :**

II cria : " Arrêtez ce Franc ou tuez-le. "

48

Puis par un mouvement soudain, il écarta  
Sa fille. Alors qu'il la retenait dans ses  
bras

La troupe vint s'interposer entre elle et  
Juan ;

**Haidée :**

Haidée en vain cherchait à fuir la forte  
étreinte

De son père, semblable aux anneaux d'un  
serpent.

**Juan :**

Alors, tel un aspic engloutissant sa  
proie,

Les pirates, d'un bond, fondirent sur  
Juan, sauf

Le premier, qui tomba et se brisa  
l'épaule.

50

Juan fut ligoté là où il était tombé,  
Puis fut emporté hors de la pièce;

**Lambro :**

d'un signe,

Le vieillard ordonna qu'on le mène au  
rivage

Où des vaisseaux devaient lever l'ancre à  
neuf heures.

**Juan :**

Le jeune homme fût mis à bord d'une  
chaloupe

Et en ramant bien, on atteignit les  
galiotes ;

On le plaça sous les écouteilles de l'une,  
Avec des ordres stricts pour les hommes de  
quart

54

**Byron :**

Je laisse Don Juan pour le moment: il est  
sauf,  
Mais pas sain, le pauvre homme, il est tout  
mal en point;

Mais qu'étaient ses tourments physiques,  
comparés

À ceux qui déchiraient le cœur de son  
Haïdée ?

Elle n'était pas femme à pleurer, à hurler,  
Pour mieux se rendre ensuite au tyran qui  
l'assiège.

Sa mère était mauresque, elle venait de  
Fès,

Où tout est paradis ou désert désolé.

58

Son ultime vision fut Juan sanguinolent,  
Elle l'avait vu, lui, désarmé et meurtri;  
Son sang se répandait jusque sur le sol  
même

Qu'il venait de fouler, son bel amour, son  
bien;

Voilà ce qu'elle vit avant de défaillir.

Son combat s'acheva dans un gémissement;  
Dans les bras de Lambro, qui maîtrisaient à  
peine

Son délire, elle chut, comme un cèdre  
abattu.

70

Elle mourut, mais non pas seule. Elle  
portait

En elle une autre vie, encore embryonnaire,  
Celle d'un innocent, bel enfant du péché.

Le petit être, sans avoir vu la lumière,  
Sans naître, descendit dans la tombe où  
périssent

La branche et le bourgeon, flétris du même  
souffle ;

C est en vain que le Ciel fit pleuvoir sa  
rosée

Sur le fruit d'Amour mort et sur la fleur  
saignante.

**Juan :**

75

Il s'écoula bien des jours et des nuits  
avant

Que, blessé, enchaîné, " enfermé, confiné,  
Claquemuré ", Juan pût recouvrer la  
mémoire.  
Lorsqu'il se ressouvînt, il se trouvait en  
mer,  
Filant six nœuds à l'heure, en courant sous  
le vent ;  
Le rivage d'Illion s'étendait devant lui.  
Alors qu'en d'autres temps il l'aurait  
admiré,  
Il ne fut pas ravi de voir le cap Sigée.

113

**Byron :**

Mais trêve de discours : le navire chargé  
D'esclaves qu'il devait vendre en la  
capitale,  
Comme c'en était l'usage, hélas, jeta  
l'ancre  
Sous les murailles imposantes du sérail.  
Son chargement, ayant échappé à la peste,  
Fut débarqué sur le marché, tout enchaîné,  
Avec les Géorgiens, les Circassiens, les  
Russes,  
Mis en vente pour nourrir mille et un  
desseins.

**Chant V**

7

Ces esclaves de tous les pays, tous les  
âges,  
Tous les sexes, tremblaient, rangés sur le  
marché;  
Chaque marchand tenait son troupeau à sa  
place.  
Les pauvres gens avaient tous l'air bien  
mal en point.  
Les noirs mis à part, ils semblaient  
désespérés,  
Sans liberté, sans leurs amis, sans leur  
patrie.  
Le nègre, philosophe, a l'habitude d'être  
Enchaîné, comme l'anguille, d'être  
écorchée.

26

**Baba :**

Un vieil individu noir, du troisième sexe,  
Alors s'approcha d'eux. Tout en examinant  
Les captifs, il semblait noter leur air,  
leur âge  
Et leurs capacités, afin de vérifier  
S'ils tiendraient dans la cage à cet effet  
prévue :

**Byron :**

Jamais l'amant ne reluque autant une dame,  
Le tailleur un drap, le maquignon un  
cheval,  
Le geôlier un malfrat, l'avocat un salaire,

27

Que l'enchérisseur un esclave convoité.

II est doux d'acquérir ses semblables, ses  
frères,  
Or chacun a son prix ; un brin d'habileté  
Suffit si l'on connaît leurs passions. Un  
premier  
Se laisse acheter pour faire la guerre, un  
autre  
Pour faire l'amour, ou pour décrocher un  
poste.  
La plupart, pour de l'argent; selon sa  
nature,  
Ses vices ou son âge, chaque homme a un  
prix.

51

Renonçant aussitôt à toute résistance,  
Ils suivirent de près leur guide à la peau  
noire,  
Qui ne soupçonnait pas que ses jours  
déclinants  
Étaient sur le point de prendre fin  
brusquement.  
Il leur fit signe de s'arrêter et frappa  
À la porte qui s'ouvrit pour eux toute  
grande :  
Dans une salle immense et splendide  
éclatait  
Tout le faste ottoman en sa pompe  
asiatique.

73

**Baba :**

Baba dévisagea Juan et lui dit: «Veuillez  
Vous habiller», tout en lui montrant un  
habit  
Dont une reine aurait eu plaisir à parer  
Ses membres délicats.

**Byron :**

Juan garda le silence,  
Ne se sentant pas d'humeur à la mascarade,  
Et du bout de son pied chrétien poussa la  
robe.

**Baba :**

Le nègre lui donna l'ordre de se vêtir ;

**Juan :**

Juan répliqua: «Vieillard, je n'ai rien  
d'une femme.

74

**Baba :**

- J'ignore ce que vous êtes, et peu  
m'importe,  
Dit Baba; faites donc ce que je vous  
demande:

De parole et de temps je dois être  
économe.

**Juan :**

- Du moins, ajouta Juan, pourrais-je  
m'enquérir

Du sens de ce déguisement?

**Baba :** - Abstenez-vous

D'être si curieux; la raison en paraîtra

Clairement à son heure, il n'en faut point douter.

Il ne m'est pas permis de mieux vous l'expliquer.

75

**Juan :**

— Si je vous obéis, que le...

**Baba :**

— Contenez-vous!

Lui enjoignit le nègre, évitez ce ton-là ;  
Votre ardeur est louable, et pourtant dangereuse,  
Car nous ne goûtons pas trop la plaisanterie.

**Juan :**

— Quoi monsieur! dois-je ainsi renier le sexe de

L'habit qui est le mien? "

**Baba :**

Mais Baba, en lissant  
La robe, répondit: "N'allez pas m'énerver,  
Mes amis vous laisseront sans sexe du tout.

76

Je vous ai proposé cet élégant costume,  
De femme, c'est vrai, mais c'est une bonne cause  
Qui vous l'impose ici.

**Juan :**

— Quoi, malgré mon dégoût

Pour l'habit féminin? " Après un bref silence,

Juan soupira, lança un juron à voix basse,  
"Que diable irai-je faire avec autant de gaze?"

**Byron :**

— C'est ainsi qu'en profane il parlait de dentelles  
Plus belles qu'en porta jamais une mariée.

80

Entièrement vêtu comme le sont les femmes  
Et grâce aux ciseaux, à la poudre, au petit fer  
Juan avait tout d'une vierge, ou presque du moins.

**Baba :**

Baba, en souriant, s'exclama: "Vous voyez  
Que la transformation est tout à fait parfaite.

Vous devez maintenant m'accompagner, messieurs,

Ou du moins vous, madame. "Il frappa dans ses mains

Et fut aussitôt entouré par quatre noirs.

91

Avant d'entrer, Baba s'arrêta pour donner

A Juan quelques leçons, puisqu'il était son guide :

"Si vous pouviez un peu altérer, lui dit-il,

La mâle fermeté de votre noble allure,  
Cela vaudrait mieux, et (mais ce n'est pas grand-chose)

Lorsque vous marchez, un peu moins vous balancer,

Car cela vous donne un air parfois fort étrange ;

Et si vous pouviez prendre une mine pudique,

92

Cela serait bon, car ces muets ont des yeux

Qui percent vos jupons beaucoup mieux qu'une aiguille ;

Et s'ils perçaient à jour votre déguisement,

Vous savez que le Bosphore coule tout près  
Et nous pourrions fort bien, avant que le jour pointe,

Rejoindre Marmara sans l'aide d'une barque,

Cousus dans des sacs, mode de navigation  
Grandement pratiqué ici, à l'occasion."

95

**Byron :**

À l'autre extrémité de cette auguste salle,  
Sous un grand baldaquin se trouvait étendue,

Avec la majesté qui convient aux princesses,  
Une dame ;

**Baba :**

Baba s'agenouilla et fit

Signe à Juan qui, pourtant peu enclin à prier,

S'agenouilla d'instinct,

**Juan :**

tout en se demandant

Le sens de tout cela.

**Baba :**

Baba baissa la tête

Et resta prosterné pendant tout l'entretien.

90

**Byron :**

Elle dit alors quelques mots à ses suivantes,

Essaim ravissant de dix ou douze fillettes.

Toutes arboraient un uniforme choisi

Par Baba, identique au costume de Juan.

Elles formaient un vrai chœur de nymphes, cousines

De celles que rassemblait la suite de Diane,

Du moins en ce qui concerne leur apparence;

Pour ce qui est du reste, je ne saurais dire.

102

**Baba :**

Baba, quand fut parti l'essaim des demoiselles  
Fit signe d'approcher à Juan, et derechef  
Aurait voulu qu'il s'agenouille et qu'il embrasse  
Le pied de la sultane;

**Juan :**

en entendant cet ordre  
A nouveau intimidé, Juan fronça les sourcils,  
Et déplia toute sa haute silhouette.  
II dit qu'il regrettait, mais qu'il ne baisait pas  
Les souliers, exceptés ceux que portait le Pape.

103

**Baba :**

Baba, indigné par cet orgueil effronté,  
Le morigéna fort âprement, murmura  
Quelque menace (mais cela en aparté)  
A propos d'un garrot... en vain :

**Juan :**

Juan refusait,  
La dame eût-elle été la femme du Prophète:  
Rien ni personne ne commande à l'étiquette  
Dans les cours impériales, les palais royaux,  
Les courses de chevaux et les bals campagnards.

107

**Goulbéyaz :**

La dame l'observa longtemps, puis ordonna  
A Baba de sortir,

**Baba :**

ce qu'il fit avec style :  
Son métier consistait à savoir reculer,  
À savoir accepter toutes les allusions.  
Il répéta à Juan qu'il n'avait rien à craindre  
Puis, en lui adressant un sourire ambigu,  
Prit congé, de l'air satisfait de l'honnête homme  
Qui sait avoir accompli une bonne action.

108

**Juan :**

Lorsqu'il eut disparu, un changement survint:  
J'ignore à quoi pouvait songer alors la dame,  
Mais un tumulte étrange éclata sur son front:

**Goulbéyaz :**

Le sang apparut sur sa transparente joue,  
Rouge comme, l'été, au couchant, les nuages

Qui parcourent le ciel; et dans ses deux grands yeux

On entrevoyait les sentiments se mêler,  
La sensualité avec l'autorité.

116

Mais venons-en au point culminant de l'histoire :  
Croyant qu'elle avait surmonté tous les obstacles,  
La dame pensait condescendre extrêmement  
Lorsque, face à celui qui lui appartenait,  
Sans autre préambule, en ses yeux bleus mêlant  
La passion et la force, elle le regarda  
Et, lâchant ces seuls mots: "Chrétien, peux-tu aimer?",  
Crut avoir assez dit pour émouvoir l'esclave.

117

**Juan :**

Cela aurait suffi, en d'autres circonstances,  
Mais Juan, l'esprit encore empli du souvenir  
De l'île et du doux visage ionien d'Haidée,  
Sentit le sang bouillant qui colorait sa face  
Se précipiter vers son cœur pour l'inonder,  
Laissant son teint aussi pâle qu'un perce-neige.  
Ces mots l'avaient percé comme une lance arabe,  
Si bien qu'il se tut, mais éclata en sanglots.

122

**Goulbéyaz :**

Pour la première fois, Goulbéyaz se trouva  
Dans un grand embarras, n'ayant jamais connu  
Que prière et louange en sa longue existence;  
Pour avoir attiré en un doux tête-à-tête  
Celui qu'elle voulait instruire de l'amour,  
Elle mettait aussi ses beaux jours en danger,  
Perdre cette heure eût été pour elle un martyre,  
Et ils avaient déjà gâché quinze minutes.

126

**Juan :**

Juan sentait bien que l'épreuve était périlleuse,  
Mais sa colère et sa fierté l'endurcissaient :  
Avec force et douceur, il défit les bras blancs  
De la sultane, la fit asseoir, languissante.

Il se redressa, fier, regarda alentour  
Et l'observant d'un œil froid, lui cria  
enfin :  
"L'aigle en captivité ne s'accouple pas ;  
je  
Ne servirai pas ces fantômes de sultane !

127

Tu demandes si je suis capable d'amour?  
Si je ne t'aime pas, c'est que j'ai trop  
aimé !  
Sous ce costume vil, le fil et la  
quenouille  
Me siéaient mieux: l'amour est pour les  
êtres libres !  
Ce superbe palais ne saurait m'éblouir,  
Quel que soit ton pouvoir, et il paraît  
bien grand.  
Tant il est vrai que tout plie et ploie aux  
abords  
Du trône, jamais un cœur libre ne se rend."

128

**Goulbéyaz :**

Cette vérité-là, pour nous des plus  
communes  
Était pour Goulbéyaz proprement inouïe :  
On devait être heureux d'exécuter ses  
ordres  
L'univers étant fait pour les rois et les  
reines.  
Elle ne savait pas si le cœur est à gauche  
Ou à droite : on atteint à cette  
perfection  
Lorsqu'ici - bas l'on naît monarque  
légitime,  
Bien conscient de tous ses droits royaux  
sur les hommes.

139

Elle aurait voulu d'abord lui couper la  
tête ;  
Puis elle eût voulu couper... court à  
l'entretien;  
Ensuite, demander qui l'avait élevé ;  
L'amener à se repentir par ses sarcasmes ;  
Pour aller se coucher, appeler ses  
suivantes ;  
Se poignarder; ou bien ordonner sur le  
champ  
Qu'on flagelle Baba... mais son recours  
suprême  
Fut de se rasseoir et de sangloter, bien  
sûr.

140

Elle songea à se poignarder, mais la dague  
Était près de sa main, ce qui était gênant;  
Les corsets d'Orient sont fort peu  
rembourrés  
Et si l'on frappe fort, un poignard les  
transperce.

Elle aurait tué Juan pour son manque  
d'ardeur  
Et le pauvre garçon méritait bien la mort,  
Mais lui couper le cou n'était pas le  
meilleur  
Moyen d'atteindre la cible, son cœur, en  
fait.

141

**Juan :**

Juan fut touché ; il avait pris la décision  
De se faire empaler, ou réduire en pâtée  
Pour chiens, jeter aux lions, livrer en  
pâtüre aux  
Poissons, torturer avec cent raffinements.  
Et, dans son héroïsme, il était résigné  
À tout, hormis pécher, ou alors à son  
heure:  
Mais ses dispositions pour le trépas  
fondirent  
Comme neige au soleil face aux pleurs d'  
une femme.

144

**Baba :**

"Épouse du Soleil! Compagne de la Lune!  
Impératrice de la Terre ! Ton sourcil  
Froncé troublerait l'harmonie universelle!  
Ton souris fait danser les planètes, de  
joie !  
Est-il trop tôt pour qu'un modeste esclave  
porte  
Une nouvelle à ta sublime connaissance ?  
Ainsi qu'un rayon, c'est le Soleil qui  
m'envoie  
Vous signifier qu'il va mener ici ses pas.

145

**Goulbéyaz :**

— Dis-tu vrai? s'exclama Goulbéyaz. Plût au  
ciel  
Qu'il attendît demain matin pour  
resplendir!  
Que mes femmes ici forment la Voie lactée.  
Allons, vieille comète, alerte les étoiles!  
Toi, chrétien, mêle-toi comme tu peux à  
elles  
Si tu veux le pardon de ton mépris  
passé..."

**Etoiles :**

Ils furent interrompus par un pêle-mêle  
De voix, d'où émergea le cri : " Le Sultan  
vient ! "

154

**Sultan :**

L'Empereur salua sa quatrième épouse  
Avec le rituel qui convient à son rang ;

**Byron :**

Goulbéyaz assagit son œil, lissa son front,  
Comme il sied à la dame en délit  
d'adultère.

Celle-là doit sembler doublement vertueuse  
Pour sauver le crédit de sa banque en  
faillite.

Aucun époux n'est mieux accueilli par sa  
femme  
Que celui dont elle a fait un élu des  
Cieux."

155

**Sultan :**

Son Altesse porta tout autour ses grands  
yeux  
Noirs et son regard lourd, comme à son  
habitude,  
Trouva Juan déguisé parmi les demoiselles.  
Il ne parut alors ni surpris ni chagrin,  
Mais dit seulement d'un air calme et avisé,

**Goulbéyaz :**

Tandis que Goulbéyaz soupirait d'émotion :

**Sultan :**

"Vous avez acheté, je vois, une autre  
fille;  
Dommage que, chrétienne, elle soit si  
jolie."

156

**Juan :**

Cet éloge attira tous les yeux sur la  
vierge  
Nouvellement acquise ; elle rougit,  
honteuse,

**Etoiles :**

Et ses compagnes se crurent abandonnées :  
Ô Mahomet! voir sa Majesté distinguer  
Un giaour, quand jamais ses lèvres  
impériales  
Ne daignaient adresser un mot à l'une  
d'elles !  
On chuchota, on se tordit, on s'agita,  
Mais l'étiquette interdisait de ricaner.

**Chant VI**

8

**Byron :**

Je sais que Goulbéyaz avait les plus  
grands torts;  
Je l'admets, je le déplore, je la  
condamne,  
Mais je déteste, même en chanson, le  
mensonge  
Et dût-on m'en blâmer, je dis la vérité.  
Sa raison étant faible et ses passions si  
fortes,  
Le cœur de son Seigneur (eût-il été à  
elle)  
La comblait mal : il avait cinquante-neuf  
ans  
Et une mille cinq centième concubine.

20

Laissons donc reposer notre couple royal:

Un lit n'est pas un trône, ils y peuvent  
dormir,  
Qu'ils rêvent de bonheur ou d'horribles  
tourments.

Mais un bonheur manqué est un tourment  
égal

A tous ceux que subit notre argile  
mortelle.

Les vrais chagrins, qui font pleurer,  
sont fort bénins ;

Les soucis quotidiens, par leur vil  
goutte à goutte

Usent l'âme aussi bien que l'eau use la  
pierre.

44

**Lolah :**

Lolah voulut savoir le nom de l'inconnue :

**Juan :**

"Juana. "

**Lolah :**

C'est un prénom assez joli, ma foi.

**Katinka :**

Katinka demanda d'où elle était native.

**Juan :**

"D'Espagne.

**Katinka :**

- Mais où est ce pays ?

**Lolah :**

- Tais-toi donc,

Et cache mieux ton ignorance géorgienne! "

Dit Lolah sur un ton passablement sévère  
A la pauvre Katinka. " L'Espagne est une  
île

Proche du Maroc, entre l'Egypte et  
Tanger."

45

**Byron :**

Sans rien dire, Doudou s'assit près de  
Juana

Pour jouer avec son voile, avec ses  
cheveux,

Et elle soupirait tout en la contemplant.

Elle semblait s'apitoyer de la voir là,  
Belle étrangère sans ami, sans protecteur,

Confuse d'attirer tous ces regards curieux  
Qui accueillent partout les pauvres

inconnus,

Avec des mots gentils sur leur air, leur  
figure.

46

**Madre :**

C'est alors qu'approcha la Mère des  
Pucelles :

"Mesdames, il est temps d'aller vous  
reposer,

Mais je ne sais trop que faire de vous, ma  
chère",

Dit-elle à Juana, leur nouvelle pensionnaire :  
"Votre arrivée ici est bien inattendue, Et tous nos lits sont pris; vous devrez partager  
Le mien ce soir, mais dès demain, nous veillerons  
À tout arranger pour vous installer au mieux. "

47

**Lolah :**

Lolah prit la parole : " Oh, Maman, vous savez  
Que vous dormez fort mal ; je ne souffrirai pas  
Que votre sommeil soit dérangé par quiconque;  
Je prendrai Juana, car nous sommes deux fois plus  
Minces que vous ; allez, ne me dites pas non !  
J'aurai tous les égards pour votre protégée. "

**Katinka :**

Katinka intervint pour leur signaler qu'elle  
Aussi avait de la compassion et un lit.

48

"D'ailleurs, j'ai horreur de dormir seule", dit-elle.

**Madre :**

La matrone fronça les sourcils : "Et pourquoi?

**Katinka :**

– J'ai peur des esprits ; je suis sûre que je vois  
Un fantôme effrayant aux quatre coins du lit;  
Je fais des cauchemars peuplés par une armée  
De guèbres, de giaours, de goules et de djinns."

**Madre :**

La dame répondit: "Entre vous et vos rêves, Je crains que Juana n'ait pas le temps de rêver.

49

Vous, Lolah, devrez continuer à dormir Seule, pour des raisons qui importent peu; vous  
De même, Katinka, et jusqu'à nouvel ordre. Je placerai Juana dans le lit de Doudou :  
Elle est calme, inoffensive, et ne passera Pas la nuit à jacasser et à remuer.  
Qu'en dites-vous, mon enfant?"

**Byron :**

Doudou ne dit rien,  
Car ses talents étaient du genre silencieux.

50

Mais elle se leva, embrassa la matrone Au front (entre les yeux), Lolah sur les deux joues,  
Katinka aussi ; puis, après un doux salut (Ni les Turcs ni les Grecs ne font la révérence),  
Elle prit Juana par la main pour lui montrer  
Où elles dormiraient, laissant à leur dépit  
Les autres qui rageaient qu'on leur eût préféré  
Doudou, mais tenaient leur langue par déférence.

60

Puis, en toute innocence, elle se dévêtit, Ce qui lui coûtait peu d'efforts car elle était  
Enfant de la nature, et sans art habillée. Si elle aimait à s'entrevoir dans son miroir,  
C'était comme le faon qui, voyant sur le lac  
Passer sa propre image éphémère et farouche,  
Tout d'abord s'en effraie et puis revient ensuite  
Admirer ce nouvel hôte du fond des eaux.

64

Dans la chambre régnait un silence profond; Les lampes vacillaient, loin les unes des autres.  
Le sommeil planait sur tous les membres exquis  
De ces belles ; et s'il existe des esprits, Ils auraient dû ici sans chaînes voltiger.  
Ils auraient plus d'esprit s'ils hantaient ces lieux-ci  
Plutôt que leurs sépulcres. Ils s'honoreraient  
En cessant d'errer par les ruines et les landes.

70

Pendant ce temps, comment dormait, rêvait Doudou?  
Je n'ai pu le découvrir, malgré mes recherches,  
Et je n'écrirai pas un mot qui serait faux.  
La moitié de la nuit venait de s'écouler, Les lampes commençaient à pâlir et bleuir,  
Les fantômes planaient, semblaient du moins planer  
Pour ceux qui goûtent leur compagnie, alentour  
Lorsqu'elle poussa un hurlement, tout à coup :

Elle ne dormait plus du tout; autour du lit,  
 Les cheveux dénoués, les vêtements flottants,  
 Le regard aux aguets, le pas léger mais vif,  
 Les chevilles, les seins et les bras dénudés,  
 Plus brillants que tous les météores issus  
 Du pôle Nord, ses compagnes lui demandèrent  
 D'où venait son effroi, la trouvant agitée,  
 L'œil dilaté, la joue et le front cramoisés.

Mais ce qui est curieux (preuve qu'un bon sommeil  
 Est un bienfait des dieux), c'est que Juana dormait  
 Aussi profondément que le mari qui ronfle  
 Dans le lit conjugal auprès de son épouse.  
 Tout le vacarme ne put troubler son bonheur  
 Assoupi. Elles la secouèrent (du moins  
 L'affirment-elles), puis Juana ouvrit les yeux  
 À son tour et bâilla, l'air surpris et pudique.

C'est alors qu'une stricte enquête commença  
 Mais comme toutes en même temps répétaient  
 Leur interrogatoire et leurs suppositions,  
 Un bel esprit ou un sot eût été en peine  
 D'y répondre en détail ou par un discours clair.  
 Doudou ne passait pas pour manquer de cervelle  
 Mais, n'étant "pas un orateur comme Brutus",  
 Elle ne put d'abord expliquer son problème.

**Doudou :**

Elle dit enfin que, dans un profond sommeil,  
 En rêve, elle avait cru cheminer dans un bois,  
 Une "sombre forêt", pareille à celle où Dante  
 Se trouvait à l'âge où tout homme devient bon ;  
 Où la vertueuse, à ce tournant de la vie,  
 Ne risque plus que les galants la violentent;  
 Et que ce bois était plein de fruits merveilleux,  
 D'arbres au tronc robuste et aux racines vastes.

Et au milieu poussait une pomme dorée,  
 Un fruit d'une grosseur incroyable, accroché  
 Un peu trop haut pour qu'on puisse l'attraper. Elle  
 Lui lança des regards puis, par le désir mue,  
 Des pierres et tout ce qu'elle put ramasser  
 Pour le faire tomber, mais le fruit contrariant  
 Restait sur sa branche et se balançait toujours,  
 A une hauteur qui semblait exaspérante.

Puis soudain, alors qu'elle avait perdu l'espoir,  
 Le fruit, se détachant spontanément, tomba  
 A ses pieds. Aussitôt elle se pencha pour  
 Le ramasser et pour le mordre à belles dents;  
 Mais alors qu'elle allait ouvrir ses jeunes lèvres  
 Pour goûter le fruit d'or aperçu dans son rêve,  
 Une abeille en sortit, qui la piqua au cœur...  
 Et elle s'éveilla en sursaut, en hurlant.

**Madre :**

"Je sais des récits qui sautent du coq à l'âne,  
 Mais ces visions où l'abeille rejoint la pomme,  
 Qui, nous arrachant au sommeil, tirent du lit  
 Toute notre Oda à trois heures du matin,  
 Font penser que c'est la nuit de la pleine lune.  
 Mon enfant, je vous crois souffrante ! Dès demain,  
 Le médecin de Son Altesse nous dira  
 Ce qu'il lui semble de votre songe hystérique.

Et la pauvre Juana! Pour sa première nuit  
 En ces murs, cette enfant est soudain réveillée  
 Par tout ce fracas ! J'avais estimé plus sage  
 De ne pas laisser la jeune étrangère seule  
 Et, comme vous, Doudou, êtes la plus tranquille,  
 Je pensais qu'elle aurait pu bien se reposer.  
 Je dois à présent vous la prendre et la confier  
 À Lolah, dont le lit n'est pourtant pas si large. "

**Juan :**

Juana s'interposa alors avec douceur,  
Disant qu'elle se trouvait extrêmement bien  
Où elle était; la preuve en était son  
sommeil  
Profond quand autour d'elle on sonnait le  
tocsin ;  
Elle ne se sentait pas du tout disposée  
À quitter sa compagne aimable et à dormir  
Loin de celle dont le seul crime était  
peut-être  
D'avoir pour une fois rêvé "mal à propos  
".

85

**Byron :**

Quand la belle eut parlé, Doudou se  
retourna  
Et dans le sein de Juana cacha son visage:  
On ne voyait plus que son cou, qui s'avéra  
D'une couleur semblable au bouton d'une  
rose.  
Je ne sais pas pourquoi elle rougit,  
j'ignore  
Quel mystère avait pu perturber leur  
sommeil ;  
Tout ce que je sais, c'est que les faits  
que j'expose  
Sont aussi vrais que la Vérité  
d'aujourd'hui.

## CHANT XII

1

Tout Moyen Âge est un âge de barbarie,  
Mais le plus barbare est l'Âge Moyen de  
l'homme;  
C'est... vraiment je ne saurais dire ce que  
c'est,  
C'est quand on vacille entre sagesse et  
folie,  
Quand on ne sait pas trop ce que l'on  
voudrait être.  
Cette période est comme une page imprimée,  
Lettres noires sur papier jauni, et tout  
gris  
Sont nos cheveux; l'on n'est plus ce qu'on  
fut jadis.

2

Trop vieux pour la jeunesse ou, à trente-  
cinq ans,  
Trop jeune pour fréquenter enfants ou  
vieillards,  
Je me demande pourquoi l'on nous laisse en  
vie ;  
Mais puisque l'on vit, cette époque est un  
fardeau.  
L'amour est là, mais c'est trop tard pour  
prendre femme;

Et pour tout autre amour, les illusions  
ont fui.

Et l'argent, qui n'est jamais que pure  
fiction,  
Jette ses derniers feux, loin de l'aube  
première.

23

Au travail, à présent. Ô mon aimable Juan  
Tu es à Londres, dans cet endroit  
délicieux  
Ou chaque jour se trame un des divers  
méfaits  
Auxquels, en sa folie, un jeune homme  
s'expose .  
Ta carrière, il est vrai, est déjà assez  
longue ;  
Tu n'es plus un novice en la course  
fougueuse  
Du jeune âge, mais te voilà en un pays  
Nouveau, totalement opaque aux étrangers.

67

Juan, qui, Dieu soit loué, n'était pas dans  
la peau  
Du pur novice, avait un autre garde-fou :  
II était écœuré... Non, le mot est  
impropre,  
Disons qu'il avait trop connu le vrai amour  
Pour laisser son cœur défaillir, et voilà  
tout ;  
Je ne me moque point de nos blanches  
falaises,  
De nos cous blancs, yeux bleus et bas plus  
bleus encore,  
De nos dîmes, impôts et huis impénétrables.

## Chant XIII

12

Je digresse et retombe dans "mes vieilles  
lunes",  
J'oubliais Lady Adeline Amundeville,  
La beauté la plus fatale que Juan ait vue,  
Bien que bonne et sans aucune intention  
nuisible ;  
Mais Destin et Passion avaient tendu leurs  
rets  
(Le Sort sert à excuser notre volonté)  
Et les prirent tous deux; que ne  
prendraient-ils pas?  
La vie est un Sphinx, mais je ne suis pas  
Édipe.

14

**Adeline :**

Elle était chaste, à déprimer la Calomnie,  
Et avait fort aimé le mari qu'elle avait,

**Henry :**

Homme connu dans les conseils de la nation,  
Froid tout à fait anglais, imperturbable  
mais  
Capable, à l'occasion, d'agir avec vigueur,

Fier de lui-même et d'elle.

**Duo :** Le monde avait  
Rien à dire contre eux, ils semblaient à  
l'abri,

**Adeline :**  
Elle dans sa vertu

**Henry :**  
et lui dans sa hauteur.

42-46

**Byron :**  
L'hiver anglais, qui ne s'interrompt qu'en  
juillet  
Et recommence en août, avait alors pris  
fin.  
C'est le paradis des postillons : les  
voitures  
Volent en tous sens sur les routes du pays.  
Laissons ces brimborions- Milord part en  
province;  
Avec Milady, dans, sa calèche, il salue,  
Plus vite! Plus vite encore ! Des chevaux  
frais !  
On en change comme un marié change de cœur.

79

**Adeline :**  
Les nobles hôtes réunis à l'Abbaye  
Etaient (il faut donner l'avantage au beau  
sexe)  
La duchesse Fitz-Fulke, la comtesse  
Aigreur,  
Lady Scandal, Lady Obtuse, Miss Esclandre,  
Mesdemoiselles Grand-Deuil, MacCorset,  
O'Chatte  
Et Madame Rabbin, la squaw d'un banquier  
riche;  
Et l'honorable Mrs Somnolente, dont  
L'air de tendre agneau masque une brebis  
galeuse.

84

**Henry :**  
Paroles était là, ce spadassin légal  
Dont les batailles se déroulent au barreau  
Et au sénat; vraiment, sur tout autre  
terrain,  
Il se montre friand de mots plus que de  
guerre.  
Il y avait là le poète Perce-Oreille,  
Qui brillait depuis peu, étoile de trois  
mois,  
Et Lord Pyrrhon, aussi, le grand libre-  
penseur,  
Ainsi que ce grand buveur, sir John  
Boitsansoif.

102

**Byron :**  
Les vieux se promenaient dans la  
bibliothèque,

Bousculaient les bouquins, critiquaient les  
tableaux,  
Ou erraient lamentablement dans les  
jardins,  
Exhalant toute leur bile contre les serres,  
Ou montaient une rosse au trot fort mesuré,  
Ou péroraient sur les quotidiens du matin,  
Ou, fixant leur regard anxieux sur la  
pendule,  
Attendaient, à soixante ans, que sonne six  
heures.

106/107

**Adeline :**  
On jouait au billard, aux cartes, pas aux  
dés  
(L'homme d'honneur n'y jouera jamais, sauf  
au club) ;  
**Henry :**  
On canotait sur l'eau, patinait sur la  
glace,  
Quand le froid rigoureux coupait le flair  
des chiens :  
**Byron :**  
Avec le soir venaient le banquet et le vin,  
La conversation et le duetto piaillé  
Par deux chanteuses plus ou moins  
enchanteresses  
(Ma tête ou mon cœur souffre à ce seul  
souvenir).

108

**Adeline :**  
Parfois un bal (mais rarement les jours de  
chasse  
Car alors ces messieurs étaient trop  
fatigués)  
Entraînait dans son tourbillon quelques  
sylphides ;  
Puis, quand nécessaire, on passait au  
bavardage,  
Au flirt, mais en tout bien, tout honneur;  
on vantait  
Simplement des appâts admirables ou non.  
**Henry :**  
Les chasseurs revivaient la course du  
renard,  
Puis se retiraient bien sagement, à dix  
heures.

109

Dans un coin écarté, on parlait politique  
Planétaire et l'on réorganisait les  
sphères ;  
Les beaux esprits cherchaient à caser leurs  
bons mots  
A la moindre occasion, au besoin par la  
force ;  
**Adeline :** II n'est point de repos pour qui  
veut sembler fin,  
Le mot d'un instant peut attendre des  
années

Avant qu'on trouve l'heure où le lâcher  
enfin ;  
Même alors, un fâcheux peut le faire  
oublier.

#### Chant XIV

**Byron :** 9  
Le monde est tout entier devant moi... ou  
derrière,  
Car j'en ai visité une part suffisante  
Pour en garder présent le souvenir en tête;  
J'ai connu les passions, assez pour qu'on  
me blâme,  
Pour le plus grand plaisir de nos amis les  
hommes,  
Qui aiment à mêler quelque alliage à la  
gloire ;  
Car j'ai joui en mon temps d'un certain  
crédit,  
Qu'avec mes vers j'ai sottement anéanti.

10  
Je me suis mis à dos ce monde, ainsi peut-  
être  
Que l'autre; je veux dire le Clergé, qui  
fait  
Sur ma tête tomber ses foudres, sous la  
forme  
De pieux libelles dont le nombre n'est pas  
mince.  
Et pourtant je griffonne une fois par  
semaine,  
Lassant mes vieux lecteurs sans en trouver  
de neufs.  
Jeune, j'écrivais car mon esprit était vif;  
À présent, parce que je le sens ramollir.

11  
"A quoi bon publier, alors ? " On ne  
reçoit  
Ni gloire ni profit quand le monde se  
lasse.  
Je vous demande alors : pourquoi jouer aux  
cartes ?  
Pourquoi boire? Pourquoi lire? Pour  
dissiper  
L'ennui d'une heure ou deux. Me rappeler  
tout ce  
Que j'ai vu ou pensé de triste ou gai,  
m'occupe;  
Mes écrits, je les jette au ruisseau, pour  
qu'ils nagent  
Ou sombrent; du moins j'ai pu rêver à ma  
guise.

12  
Je crois que si j'étais assuré du succès,  
Je ne pourrais jamais composer un seul vers  
:  
J'ai dû si longuement batailler plus ou  
moins

Qu'aucun échec ne peut m'écarter des neuf  
sœurs.  
Ce sentiment n'est pas facile à exprimer,  
Mais, je l'affirme, il n'est nullement  
affecté.  
Au jeu, deux grands plaisirs s'offrent à  
votre choix :  
Le premier, c'est gagner, et le second,  
c'est perdre.

18  
Lorsqu'on a fait la cour, qu'on a joué son  
jeu  
Qu'on s'est vêtu, qu'on a voté, brillé, oui  
Bramer les sénateurs, régala les dandys,  
Vu mettre en vente les beautés par lots de  
vingt,  
Pour changer chastement les tristes  
libertins  
En plus tristes maris, on s'ennuie, on  
ennuie.  
A contre-courant, les ci-devant jeunes  
hommes  
Refusent de quitter un monde qui les  
quitte.

31  
**Juan :**  
Juan, comparable aux saints, sur ce point-  
là du moins,  
Se donnait à chacun sans distinction  
aucune,  
Et il vivait content sans se plaindre  
jamais  
Au camp, en bateau, sous le chaume ou les  
lambris;  
D'une nature heureuse et toujours bien  
luné,  
Prenant sa part modeste aux travaux et aux  
jeux.  
Il était devenu le chéri de ces dames  
Sans cette fatuité qu'ont certains hommes-  
femmes.

41  
On ne s'étonnera pas qu'il les charmât  
toutes,  
Ce Cupidon adulte, admiré en tous lieux,  
Certes un peu gâté, mais pas du tout  
pourri ;  
Du moins gardait-il sa vanité en réserve,  
Il avait tant de tact qu'il pouvait plaire  
aux chastes  
Autant qu'à celles qui souhaitent autre  
chose.  
La duchesse de Fitz- Fulke, aimant les  
intrigues,  
Le choisit pour objet de ses agaceries.

42  
**Fitz- Fulke :**

Belle, blonde, opulente, elle était distinguée,  
Désirable ; elle avait durant plusieurs hivers  
Brillé dans le grand, voire dans le très grand monde.  
Je préfère cacher ce qui, de ses exploits,  
Pourrait être narré : c'est un terrain glissant.  
Tout n'est peut-être pas vrai dans ce qu'on raconte.  
Le dernier de ces hauts-faits était la conquête  
Du riche lord Augustus Fitz-Plantagenet.

### Chant XV

28/29

#### Adeline :

Quand Adeline, prenant peu à peu conscience  
Des mérites de Juan et de sa condition,  
Commença de sentir un intérêt intense,  
Elle se mit en tête de sauver son âme.  
Elle réfléchit à l'affaire une ou deux fois  
Et décida moralement que le mariage  
Est le plus moral des états ; ce point réglé,  
Juan reçut le sérieux conseil de se marier.

30

#### Juan :

Celui-ci répondit, avec la déférence  
Convenable, qu'il avait du goût pour l'hymen  
Mais que, pour le moment, dans la situation  
Où il se trouvait, cela risquait d'être un peu  
Difficile, de par ses propres préférences  
Ou celles de la belle à qui le proposer ;  
II aurait volontiers épousé telle ou telle  
Si elles n'avaient pas déjà été mariées.

43

#### Byron :

Et puis il y avait... mais à quoi bon poursuivre,  
Sauf pour retenir mes lectrices ? A vrai dire,  
II y avait une beauté incomparable,  
Du plus haut rang, supérieure encore à son rang :  
Aurora Raby, jeune étoile qui brillait  
Sur le monde, miroir trop vil pour cette image,  
Être charmant, à peine modelée encore,  
Rose dont le plus doux pétale allait s'ouvrir.

44

Riche, noble, mais orpheline; fille unique,

Sous la garde de tuteurs bons et bienveillants;  
Elle semblait pourtant si solitaire ! Rien  
Ne vaut les liens du sang; où retrouverons-nous  
Les affections de la jeunesse, que détruit  
La Mort? Seuls nous restions, hélas ! à déplorer  
Le manque d'un foyer dans nos palais déserts,  
Lorsque nos amis les plus chers sont dans la tombe.

48/49

#### Adeline :

II se trouvait alors que dans le catalogue  
D'Adeline, Aurora avait été omise,

#### Juan :

Cette omission, comparable à celle du buste  
De Brutus lors du grand triomphe de Tibère,  
Étonnait Don Juan, et cet étonnement-là  
Lui donnait un air mi-souriant, mi-sérieux.

#### Adeline :

Sur un ton impérieux, pour ne pas dire plus,  
Et non sans dédain, Adeline répliqua  
Qu'elle ne voyait pas "ce qu'il pouvait trouver  
Chez cette Aurora, cette enfant froide, affectée"

50

#### Juan :

Mais Juan lui répondit " qu'elle était catholique,  
Comme lui, ce qui faisait d'elle un bon parti ;  
II le savait, sa mère tomberait malade,  
Le pape menacerait de l'excommunier  
Si..."

#### Adeline :

Adeline, ici, qui semblait se piquer  
Fort de pouvoir inoculer ses opinions  
Aux autres, répéta, selon son habitude,  
Les mêmes raisons qu'elle avait énumérées.

58

#### Juan :

Juan ne comprenait rien à un tel caractère,  
Noble, mais ressemblant peu à celui d'Haïdée.  
Chacune était pourtant radieuse dans sa sphère :  
La jeune insulaire avait grandi sur la grève,  
Plus chaleureuse, plus aimable, aussi sincère,  
Enfant de la nature; Aurora ne pouvait  
Ni ne voulait lui ressembler: la différence

Était celle qu'on voit entre fleur et joyau.

62

**Byron :**

A table à présent, où de hauts faits nous attendent:  
Pour armure, lourds plats, fourchettes et couteaux  
En guise d'armes. Mais qui put, depuis Homère  
(Ses festins ne sont pas ses plus mauvaises pages),  
Décrire avec décorum le menu d'un seul  
De nos dîners modernes, où plus de mystère  
Entoure les ragoûts, les soupes et les sauces  
Que le brouet des docteurs, putains et sorcières?

75

**Juan :**

Par un heureux hasard, il était aussi entre

**Aurora :**

Aurora Raby

**Adeline :**

et Milady Adeline.

**Byron :**

Il n'avait pas les yeux dans la poche,  
notre homme;  
Ainsi entouré, il dîna du bout des lèvres.  
D'ailleurs, l'entretien que nous avons vu  
plus haut  
Ne l'encourageait pas à se montrer  
brillant,  
Car Adeline lui parlait très rarement  
Et ses yeux transcendants semblaient ne pas  
le voir.

77

**Aurora :**

Assise, Aurora gardait cette indifférence  
Qui pique le preux chevalier, comme il se  
doit,

Car de tous les affronts, c'est le plus  
efficace :

Votre existence ne vaut pas qu'on s'y  
attarde.

**Juan :**

Juan n'avait certes pas les prétentions  
d'un fat,

Mais il ne fut pas très heureux de se  
trouver

Piégé ainsi qu'un bon vaisseau pris dans  
les glaces,

Après tous les excellents conseils  
prodigués.

78

**Aurora :**

À ses aimables riens, on ne répondait rien,

Ou l'on répondait par ces riens que  
nécessite  
La politesse. Aurora se tournait à peine,  
Sans sourire assez pour flatter sa vanité.

**Juan :**

Cette fille était donc le diable ! Était-ce  
orgueil ?

Ou pudeur, ou absence, ou vide de l'esprit?  
Dieu seul le sait!

**Adeline :**

Mais l'œil malicieux d'Adeline  
Rayonnait de voir sa prophétie exaucée.

80

**Juan :**

Juan fut donc amené à quelques attentions  
Légères, mais suffisantes pour faire  
entendre

Aux femmes dont l'entendement est  
perspicace

Qu'on aurait préféré aller beaucoup plus  
loin.

**Aurora :**

A la fin, Aurora (l'histoire le dit, mais  
C'est supposition plutôt que fait avéré)  
Libéra de leur douce prison ses pensées  
Et sourit une ou deux fois, faute  
d'écouter.

**Chant XVI**

8

**Byron :**

Le dîner, comme la soirée, avaient pris  
fin,  
Le souper discuté, les dames admirées,  
Les convives s'étaient retirés un par un ;  
Les chants avaient cessé, le bal s'était  
éteint,  
Les derniers jupons fins avaient disparu,  
comme  
Des nuages vaporeux glissant dans le ciel,  
Et rien ne brillait plus à travers les  
salons  
Que les bougeoirs mourants et la lune  
naissante.

15

**Juan :**

Juan se sentait pensif, sa préférence  
allait

A la contemplation plutôt qu'à l'oreiller :  
La chambre gothique où il s'était enfermé  
Laissait entrer le murmure des flots du  
lac,

Auquel s'ajoutait le mystère de minuit.  
Sous sa fenêtre un saule s'agitait, bien  
sûr,

Et, immobile, Juan regardait la cascade  
Qui tantôt brillait, tantôt se noyait dans  
l'ombre.

20

Tandis que Juan songeait à la fuite des choses,

Ou à ses amours (ces deux mots sont synonymes),

Aucun bruit, mis à part l'écho de ses soupirs

Ou de ses pas, ne résonnait dans le manoir;

Lorsque soudain il entendit ou crut entendre,

Tout près, un être surnaturel ou un rat, Dont le grignotement peut déranger,

souvent,

Lorsqu'il vient de derrière une tapisserie.

21

Ce n'était pas un rat, mais un moine, ô surprise !

Avec capuchon, rosaire et robe noirâtre, Tantôt au clair de lune, et tantôt dans la nuit,

Marchant à pas pesants et pourtant inaudibles ;

Son habit n'émettait qu'un bruissement léger;

II passait comme une ombre, ainsi qu'une sorcière,

Mais lentement; lorsqu'il passa non loin de Juan,

Sans arrêter, il fixa sur lui son œil vif.

23

**Byron :**

Une, deux, puis trois fois passa cet habitant

Des airs ou de la Terre, ou du Ciel ou d'ailleurs ;

Et Juan le contemplait ainsi qu'une statue, Sans pouvoir ni parler ni bouger, immobile

Sur sa base ; il sentait comme un nœud de vipères

S'emmêler ses cheveux autour de son visage; Sa langue refusait de prononcer les mots

Pour demander au saint homme ce qu'il voulait.

24

**Juan :**

La troisième fois, après une longue pause, Le spectre disparut, mais où ?

**Byron :**

La galerie

Était longue, c'est pourquoi, dans ces circonstances,

Cette disparition n'avait rien d'étonnant; Nombreuses étaient les portes par où les corps,

Grands ou petits, selon les lois de la physique

Peuvent entrer ou sortir ;

**Juan :**

mais Juan ne pouvait

Dire par où l'esprit s'était évaporé.

25

Il resta, sans savoir combien de temps lui-même

(Cela parut un siècle), immobile, impuissant;

L'œil rivé sur l'endroit où le spectre avait lui.

Il put retrouver peu à peu son énergie ;

II aurait voulu tout oublier comme un rêve,

Mais ne pouvait s'éveiller. Il comprit enfin

Qu'il l'était déjà et il regagna sa chambre,

Se sentant privé de la moitié de ses forces.

28

II se réveilla tôt. Comme on peut supposer, II réfléchit à la vision, l'apparition,

Se demandant s'il devait en parler aux autres,

Au risque d'amuser par sa superstition.

Plus il y pensait, plus il était intrigué ; En même temps, son valet, dont l'exactitude

Était grande, son maître l'exigeait, frappa Pour l'informer qu'il était temps de

s'habiller.

30

Lorsqu'il fut descendu au salon, il s'assit,

Méditatif, devant une tasse de thé, Qu'il n'eût peut-être pas découverte

aussitôt

Si le contenu n'en eût pas été brûlant, Le contraignant à utiliser sa cuiller.

**Adeline :**

Il était si distrait que tout le monde vit Que quelque chose allait de travers,

Adeline

La première, mais sans pouvoir deviner quoi.

31

Elle le regarda, constata sa pâleur

Elle pâlit à son tour, baissa les yeux en hâte,

Marmonna quelques mots (lesquels ? On ne le sait)

**Henry :**

Lord Henry dit que son muffin était mal cuit,

**Fitz :**

La duchesse de Fitz- Fulke agitait son voile,

Et contemplait Juan fixement, mais sans rien dire.

**Aurora :**

Aurora Raby, de ses yeux noirs et immenses,  
L'examinait avec une calme surprise.

34

**Henry :**

Lord Henry, ayant expédié son chocolat,  
Et le muffin dont il s'était plaint au  
départ,  
Dit que Juan ne paraissait pas dans son  
assiette,  
Ce qui l'étonnait fort, puisqu'il n'avait  
pas plu.  
Puis s'enquit auprès de Sa Grâce la  
duchesse,  
De la santé de Sa Grâce le duc:

**Fitz :**

la goutte  
Le faisait souffrir par une de ces légères  
Crises qui rouillent les gonds  
aristocratiques.

35

**Henry :**

Puis Henry se tourna vers Juan, lui  
adressant  
Quelques mots de regret sur son état  
présent:  
"II semble, à vous voir, que votre repos  
vient d'être  
Dérangé par l'apparition du Moine Noir.

**Juan :**

– Quel moine ? " demanda Juan, qui fit de  
son mieux  
Pour poser sa question d'un air indifférent  
Ou calme, mais l'effort ne fut pas  
suffisant  
Pour l'empêcher de devenir plus pâle  
encore.

36

**Henry :**

"Ne vous a-t-on jamais parlé du Moine  
Noir,  
L'esprit qui hante ce château?

**Juan :**

– Non, je vous jure.

**Henry :**

–À ce qu'on dit, mais "on" est quelquefois  
menteur,  
C'est un curieux récit, que je vous  
conterai.  
J'ignore si le spectre est devenu timide  
Avec le temps, ou si l'on avait jadis  
l'œil  
Mieux fait pour ces visions (certains y  
croient encore)  
Mais le moine à présent ne se montre plus  
guère.

37

La dernière fois qu'il... "

**Adeline :**

Adeline intervint,  
Ayant vu les traits de Juan se décomposer,  
Et croyant deviner, dans un pareil  
contexte,

Des liens plus forts que ceux qu'il osait  
avouer

Avec cette légende. " Une plaisanterie  
Serait de meilleur goût sur un autre  
sujet,  
Car l'histoire en question, déjà souvent  
narrée,  
Ne s'améliore certes pas en vieillissant.

38

**Henry :**

–Si je plaisante ! fit Milord. Mais  
Adeline,  
Vous savez que, lors de notre lune de  
miel,  
Nous vîmes...

**Adeline :**

– Laissez donc, c'est de l'histoire  
ancienne,  
Mais tenez, je mettrai votre conte en  
musique."  
Aussi gracieuse que Diane tirant à l'arc,  
Elle prit sa harpe et les cordes en  
vibrèrent  
Bientôt, quand elle se mit à interpréter  
La chanson plaintive : " II était un moine  
gris. "

39

**Henry :**

Mais Henry ajouta : " Chantez-nous vos  
paroles !  
Car notre Adeline est à moitié poétesse",  
Dit-il en souriant, se tournant vers les  
autres  
L'assemblée était, par courtoisie, obligée  
D'exprimer son désir de la voir déployer  
Trois talents à la fois, car ils n'étaient  
pas moins  
Le poème, la voix et l'art de la harpiste,  
Qu'on trouve rarement réunis chez les  
sottes.

1

**Adeline :**

*Prenez garde, prenez, garde! Le Moine Noir  
Assis près des pierres normandes  
Revient à minuit pour marmonner ses prières  
Et la messe des jours défunts.  
Quand le seigneur de la colline,  
Amundeville,  
Prit le monastère pour proie,  
II en chassa tous les moines, à l'exception  
D'un seul qui osa résister.*

2

*Il vint en armes sur l'ordre du roi Henry,*

Pour saisir les biens de l'Église,  
L'épée à découvert et la torche à la main,  
Prêt à brûler et à tuer.  
Un moine résista, resta libre de chaînes;  
II ne semblait point fait de chair.  
On le voit sous le porche, on le voit dans  
l'église  
Mais on ne le voit pas le jour.

3

Cet esprit est-il bon ? Ce spectre est-il  
méchant ?

Ce n'est pas à moi de le dire.  
On le voit hanter le manoir d'Amundeville  
Dont il ne s'éloigne jamais.  
On dit que près du lit conjugal des  
Seigneurs

II vient passer la nuit de noces;  
Et la croyance veut que sur leur lit de  
mort  
II vienne aussi, non pour pleurer.

4

Quand un héritier naît, on l'entend  
s'affliger,  
Et quand un malheur se prépare  
Pour l'antique lignée, au pâle clair de  
lune  
Il se traîne de salle en salle.  
On aperçoit sa forme, mais pas son  
visage,  
Dans l'ombre de son capuchon ;  
Pourtant l'on voit briller ses yeux entre  
les plis  
Et ce sont ceux d'une âme en peine.

5

Mais prenez garde ! Prenez garde au Moine  
Noir !  
Car il conserve sa puissance.  
De l'Église il est l'héritier spirituel  
Quel que soit le pouvoir laïque.  
Milord Amundeville est le seigneur, le  
jour,  
Mais le Moine est seigneur, la nuit.  
Nul vassal aviné ne s'aventurerait  
A contester le droit du Moine.

Ne lui dites rien lorsqu'il hante le  
manoir,  
Et il ne dira rien non plus ;  
II passe, il glisse, vêtu d'un sombre  
suaire,  
Comme sur l'herbe la rosée.  
Alors que le Ciel bénisse le Moine Noir,  
Qu'il soit bon ou qu'il soit  
méchant !  
Et quelle que soit la prière qu'il  
marmonne,  
Que la nôtre soit pour son âme.

**Byron :**

Puis, lorsque de midi, l'on passa à une  
heure  
La compagnie entreprit de se séparer  
Pour vaquer à ses passe-temps, ou ne rien  
faire  
L'un trouvant qu'il était trop tôt,  
L'autre trop tard  
Une superbe course allait voir s'affronter  
Sur les terres de milord plusieurs  
lévriers  
Et un jeune cheval de pedigree ancien,  
Bien dressé à sauter; quelques-uns s'y  
rendirent.

110

**Juan :**

Agité par ce sublime émoi, tel la mer  
Déferlant entre l'ici-bas et l'au-delà,  
Don Juan, quand vint minuit, l'heure des  
oreillers,  
Se retira vers les siens, moins pour  
sommeiller  
Que pour désespérer. Sur sa couche, les  
saules  
Remplacèrent les pavots; il méditait,  
goûtant  
Ces amères notions qui font fuir le repos,  
Qui font rire les snobs et pleurer la  
jeunesse.

112

Ce n'est pas en vain qu'il tendit  
l'oreille...Chut !  
Qu'est-ce ? je vois...Mais non, ce n'est  
pas...Mais si,  
c'est...  
Dieux tous puissants ! c'est le...le...le...Bah !  
C'est le  
chat !  
Que le diable l'emporte avec son pas  
furtif ,  
Qui ressemble tant au pied léger d'un  
esprit  
Ou aux petits petons d'une Miss amoureuse,  
Qui se glisse vers son tout premier rendez-  
vous  
Et redoute le chaste écho de ses  
pantoufles.

113

Encore ! Qu'est-ce donc ? Le vent ? non,  
cette fois,  
C'est bien le moine noir, comme la nuit  
d'avant,  
Qui marche, régulier comme des vers rimés,  
Ou beaucoup plus

**Byron :**

(vu les vers qu'on fait de nos jours ),  
**Juan :**  
A travers les sublimes ombres de la nuit.

Quand tous étaient plongés dans le sommeil  
profond,  
Quand le monde était ceint par la nuit  
étoilée,  
Le Moine vint glacer les veines de Don  
Juan.

115/116/117

Ses yeux étaient-ils ouverts ? Oui ! sa  
bouche aussi.  
Sa bouche aussi. Puis c'est la porte qui  
s'ouvrit.  
Elle s'ouvrit en un grincement diabolique,  
Comme l'huis de l'Enfer.

**Byron :**

"*Lasciate ogni speranza*  
*Voi ch' entrate !* ». Les gonds semblaient  
parler, terribles  
Comme les vers du Dante , ou comme cette  
strophe,  
Sur le pas de la porte, enténébrant la  
nuit,  
Parut le Moine Noir au sombre capuchon.

118

**Juan :**

Don Juan tressaillit tout comme il avait  
frémi  
La veille, mais étant assez las de  
trembler,  
II songea d'abord qu'il avait dû se tromper  
;  
Puis il eut honte d'une pareille bévue.  
Son fantôme intérieur se mit à s'agiter  
En lui, pour calmer le tremblement de son  
corps:  
Une âme et un corps sont de taille à  
résister  
Aux manigances d'une âme désincarnée.

119

Son effroi se changea en colère, en fureur,  
II se leva, s'avança : l'Ombre recula.  
Mais Juan, brûlant de découvrir la vérité,  
Suivit, le sang non plus glacé mais  
échauffé,  
Résolu à percer le mystère de quarte  
Et de tierce, quel que fût le risque  
encouru.  
Le fantôme s'arrêta, menaça, enfin  
Gagna le vieux mur de pierre et n'en bougea  
plus.

121

L'ombre était toujours là: de ses yeux  
bleus fusaient  
Des éclairs plutôt changeants pour des yeux  
de pierre.  
La tombe au moins lui avait rendu ce  
service.  
Le fantôme avait l'haleine très parfumée.

Une boucle montrait qu'il avait été blond;  
Sa lèvre rouge découvrait des dents de  
perles.  
La lune, sortant d'un nuage gris, perça  
Le linceul de lierre étendu sur la  
croisée.

122

Alors, très intrigué, mais toujours curieux  
Juan  
Avança l'autre bras. Merveille sur  
merveille !  
Sa main sentit un sein ferme et pourtant  
ardent,  
Sous lequel semblait battre un cœur tout  
plein de vie.

123

L'esprit si esprit il y avait, semblait  
être  
La plus belle âme qu'on ait vu porter  
cuculle :  
Gorge d'ivoire et fossette au menton  
signait  
Quelque apparition faite de chair et de  
sang  
Le froc noir et le capuchon sombre  
tombèrent,  
Pour révéler... Mais pourquoi donc si  
tard, hélas ?  
Dans toutes ses voluptueuses proportions  
Le fantôme futé de sa Grâce Fitz- Fulke !

## CHANT XVII

1

**Byron :**

Le monde est plein d'orphelins; tout  
d'abord, au sens  
Strict du mot. Toutefois, maints arbres  
solitaires  
S'élèvent plus haut que leurs semblables au  
sein  
De la forêt, serrés les uns contre les  
autres.  
Viennent ensuite ceux qui, dans leur tendre  
enfance,  
Sont condamnés, non à perdre leurs chers  
parents,  
Mais simplement la tendresse de père et  
mère,  
Et cette perte les rend orphelins de cœur.

2

Enfin, ceux que l'on nomme les "enfants  
uniques"  
Restent en grandissant uniquement enfants,  
Parce qu' "unique" est synonyme de "gâté".  
Mais sans exagérer, je crois qu'en général,  
Lorsque l'éducation, indulgente ou sévère,

Sort du cadre de l'amour ou bien du  
respect,  
Ceux qui en souffrent, par le cœur ou par  
l'esprit,  
Sont – qu'importe la cause – orphelins en  
effet.

12

Nous avons laissé notre héros, au Chant  
seize,  
En bien tendre situation au clair de lune.  
Un homme, en pareil cas, peut démontrer sa  
force  
Morale ou physique; en cette occurrence-ci,  
Que sa vertu ait triomphé, ou à la fin  
Son vice – il était d'une nation  
inflammable –,  
C'est plus que je ne me risquerai à  
décrire,  
Sauf si, par un baiser, une beauté  
m'achète.

13

Je laisse la question en suspens, comme  
tout;  
Le matin vint, le petit déjeuner, le thé,  
Les toasts, que tous partagent, mais que  
nul ne chante.  
Mais ma lyre tremblante a perdu plusieurs  
cordes  
À peindre le rang, la qualité, la richesse  
Des gens invités par notre hôtesse et notre  
hôte ;  
La duchesse arriva enfin, avant-dernière,  
Et le dernier parut, Juan, au visage  
vierge.